QUATRIEME ANNEE. — N° 933.

VENDREDI 27 OCTOBRE 1916.

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9e) — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr.; Départements 24 fr.; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2e). — Téléph. CENTRAL 80-62

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

HORS DE FRANCE

Un Neutre indiscret

On a beaucoup sacrifié, depuis le début de cette guerre, dans l'un et l'autre parti, aux nécessités de la propagande chez les neutres.

Au fur et à mesure que le conflit s'étendait, que des peuples nouveaux descendaient dans l'arène sanglante, les belligérants augmentaient leurs efforts pour que ceux qui restaient en marge du conflit gigantesque aient de leur cause et de leurs actes l'impression la plus favorable.

C'est peut-être cela qui fait que l'on a maintenant tendance, dans quelques pays neutres, à se préoccuper un peu trop de questions qui ne regardent guère que les belligérants.

Ce qui me suggère ces réflexions, c'est un article paru dans la *Gazette de Lausanne* de lundi dernier. Cela s'intitule *Une singulière campagne*, et notre confrère suisse croit devoir s'en prendre particulièrement au *Bonnet Rouge*, parce que, dans ce journal, nous ne faisons pas la guerre à coups de bluff et de mensonges, et que nous pensons, contrairement à d'autres, que la vérité est une arme qui augmente la force des peuples.

La *Gazette de Lausanne* nous reproche aigrement de ne pas daigner diminuer l'ennemi, ce qui nous a toujours paru nous diminuer nous-mêmes, et de dire des faits de cette guerre ce que nous pensons et non pas ce que nous aimerions voir.

Certes, il nous serait agréable de pouvoir dire que les Allemands meurent de faim, qu'il sont à bout d'hommes et de ressources, qu'ils se rendent par milliers sans combattre, ou qu'ils gagnent nos lignes, comme on le prétendait autrefois, simplement pour y chercher du pain...

Seulement, nous ne voyons pas très bien quels services nous rendrions ainsi à notre pays, et l'expérience nous a montré combien il est dangereux de se laisser aller aux illusions puériles au lieu de travailler à surmonter des difficultés trop certaines.

C'est pour cela qu'il convient de s'élever avec énergie contre les commentaires de la *Gazette de Lausanne*.

Je n'appartiens pas à la rédaction politique du *Bonnet Rouge* ; je n'épouse pas toutes les doctrines qui constituent la ligne directrice de ce journal. Je n'en suis peut-être mieux qualifié pour répondre à la *Gazette de Lausanne* qu'elle se mêle à la fois de choses qu'elle ignore et qui ne la concernent pas.

Elle va très loin, la *Gazette de Lausanne*.

— *Les idées du* Bonnet Rouge *sur l'Allemagne*, écrit-elle, *paraissent, à vrai dire, moins surprenantes quand on voit ce journal publier l'éloge de M. Caillaux. On sait l'attitude qu'avait adoptée avant la guerre M. Caillaux envers l'Allemagne, on se rappelle le rôle de cet homme politique dans la seconde quinzaine du mois d'août 1914, et à la veille de la bataille de la Marne. La campagne du* Bonnet Rouge *prouve que M. Caillaux jouerait avec empressement, le cas échéant, le rôle que lui attribuait pour le lendemain de la guerre la* Neue Freie Presse *de Vienne.*

J'espère que la Censure voudra bien ne rien couper de cette citation d'un journal qu'elle laisse entrer et vendre en France, et qu'elle me permettra d'y répondre.

En assimilant ainsi la politique de M. Caillaux et le souci du *Bonnet Rouge*, non pas d'être au-dessus de la mêlée, mais de savoir, au cœur même de la mêlée, rendre justice à l'ennemi, la *Gazette de Lausanne* se fait simplement l'écho de cette campagne de division que nous voyons se produire dans la presse française d'une façon toujours plus audacieuse.

. . . . . .

. . . . . Il y a des bouches éloquentes, qui parlent bien, mais qui parlent trop, et des journalistes, surtout étrangers, peuvent ne pas savoir faire le départ entre l'importance très relative d'une conversation décousue et les nécessités d'une neutralité bienveillante et discrète.

Il y aurait beaucoup à dire en réponse à la *Gazette de Lausanne*, mais la Censure ne me permettrait pas une discussion libre — et ceci souligne encore ce qu'a de détestable le procédé de notre confrère. Lui peut tout se permettre. Il est libre de tout écrire. Au contraire, notre réponse doit subir des visas et

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous aimons beaucoup la Suisse et les Suisses. Le gouvernement helvétique, pour sa part, a fait beaucoup depuis le début de cette guerre. Les citoyens de la République voisine se sont dépensés au maximum pour panser les plaies, recueillant les blessés, veillant sur les prisonniers ; un fait suffit pour montrer l'importance de cette bonne amitié et l'étendue de notre reconnaissance : il n'est plus un Français qui ignore le nom de M. Gustave Ador, et l'œuvre admirable qui fut accomplie par le dévoué président de la *Croix-Rouge internationale* et ses collaborateurs dévoués.

Nous devons beaucoup aux Suisses et à la Suisse. C'est justement pour cela que nous nous permettons de ne pas accepter la leçon que prétend nous donner la *Gazette de Lausanne* ; elle s'est aussi lourdement fourvoyée que l'ami qui prétend intervenir dans une querelle de ménage.

Le premier devoir d'une amitié, c'est d'être discrète. Je ne crois pas que même nos adversaires de France puissent se féliciter de voir l'étranger évoquer certains faits, sur lesquels toute la lumière n'est pas faite, et traiter des questions dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont extrêmement scabreuses.

Et puis, vraiment, il y a bien assez de journalistes français qui excellent à écrire des sottises. Il n'ont pas besoin de renfort.

Général N.

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent avec insistance pour quelle raison ils ne trouvent plus dans le Bonnet Rouge *les articles de Monsieur Badin.*

Qu'ils se rassurent. Monsieur Badin ne nous a pas quitté. Monsieur Badin reste des nôtres, et ses fidèles pourront bientôt retrouver ses billets quotidiens.

Un chahut au Quartier Latin

Ce serait de la faute aux femmes

Le quartier latin a repris un peu de sa physionomie des anciens temps... Il nous a le donné, tous ces jours-ci d'assister à la résurrection des monômes et des « cons-pueges » retentissants.

Devant la Sorbonne « *les espoirs de la pensée française* » mènent un train infernal et du haut de son socle le sévère Auguste Comte assiste, impuissant, aux *rous-pétances* des jeunes étudiants.

Des souffles de révolution courent sur le *Boul'Mich* rajeuni de trois ans et le légendaire *Roi de la Bohême*, redressant sa haute taille et mêlant sa voix épique à celle des manifestants, revit les années de jeunesse chahuteuse.

La cause de cette effervescence — dormez en paix, union sacrée — n'a heureusement rien de politique. C'est simplement le résultat des multiples « recalages » dont les candidats au baccalauréat furent victimes.

Hier soir, la sortie des cours et celle des candidats donna lieu à une animation qui ne manqua pas de pittoresque. Des groupes imposants de gardiens de la paix, en vain essayent de dissoudre les mécontents : aussitôt les cohortes se reformaient, hurlant leurs cris de guerre et leurs malédictions sur l'air des lampions.

DISSOLVEZ ACIDE URIQUE !...

Serait-ce une ingénieuse idée d'un fabricant de produits pour le « lavage du rein » que de mêler ainsi aux jeunes revendicateurs des agents de publicité ? « Dissolvez acide urique !... » ce cri scandé par des centaines de bouches nous plonge dans une grande perplexité.

«Pardon, monsieur, demandons-nous à un des plus enragés, qu'est-ce que l'acide urique vous a donc fait ?...

— Elle m'a fait recaler ! oui mon cher monsieur : acide urique signifie secrétaire de la Faculté des lettres !

— ??!

— Tout comme je vous l'affirme : M. Uri, le dit secrétaire devenu — dirai-je par abréviation ? — selon un commun accord entre tous les candidats : Acide Urique, est un examinateur dont la sévérité excessive ne peut être taxée que... de... (nous mettons le mot inqualifiable)

90 CANDIDATS, 90 BLACKBOULES !

— Depuis les temps lointains où les candidats affrontent les foudres des examinateurs, pareil résultat n'a été enregistré, m'assure une « *victime* ». Recherchez dans les annales de la Sorbonne : jamais vous ne trouverez pareille anomalie : « La semaine dernière, nous nous sommes présentés 90 et 90 nous sommes repartis honteux et révoltés d'un recalage ignominieux ! 90 sur 90 ! Ah ! pauvre, pauvre France ! »

— Et vous avez immédiatement rouspété !

— Par l'action directe ! naturellement. Le jour où furent proclamés les résultats, nous exprimâmes à ces messieurs du jury notre gratitude par un bombardement intense d'œufs et de légumes !

— Par ces temps de vie chère. Quelle imprudence !...

Un autre n'attendait pour contracter un engagement que le précieux diplôme, et d'avoir été *retoqué*, cela jette sur son désir patriotique une douche glacée...

— Et moi, c'est encore mieux, du front ! je viens du front tout exprès : vous croyez qu'ils ont tenu compte de cela !

AH ! LES FEMMES !!!...

« C'est honteux, inadmissible, inconcevable !!! »

— Calmez-vous, mon ami, vous allez vous rendre malade !

— Non ! non ! laissez-moi crier mon indignation ! Ah ! les femmes, toujours, depuis qu'elles ont envahi la Sorbonne, elles nous mettent des bâtons dans les roues !

« Les femmes ! naturellement, on est indulgent pour elles ! elles passent avant nous. »

— C'est de la galanterie française !

— Galanterie que respectent un peu trop des examinateurs qui sont pour le sexe fort d'une farouche iniquité ! Tenez, sur dix élèves reçus en latin-sciences, il y a huit femmes !

Nous nous dégageons à grand peine de la foule des jeunes manifestants !

Qui n'entend qu'une cloche...

Demain, nos lecteurs entendront l'autre son.

Victor BONNANS.

EN DEÇA DE DOUAUMONT

— Mon petit singe est mort.
— Vous voyez, chère amie, qu'on ne meurt pas que sur le front...

Le Dernier Exploit de Mam'zelle Cisaille

Comment le « Bonnet Rouge » fut saisi, dimanche, sans qu'on ait daigné nous dire pourquoi.

Le Bonnet Rouge *fut saisi dimanche dernier.*

Vous n'en saviez rien sans doute ? Pour notre compte, il ne nous a pas fallu moins de quatre jours pour avoir une certitude. Car, il y a ceci de particulier dans l'intervention illégale de la Censure : c'est qu'elle ne se préoccupe même pas des apparences.

D'ordinaire, qu'il s'agisse de l'apache le plus vulgaire ou du criminel le plus distingué, on ne prend jamais de décision judiciaire sans en informer le principal intéressé, et lui permettre de discuter l'inculpation dont il est l'objet.

Les journalistes n'ont pas droit à ces égards. Quand on nous saisit, on ne daigne pas nous en avertir, et nous ignorerions encore les motifs de notre saisie de dimanche si nous n'avions pas procédé à une enquête approfondie, tout comme s'il s'agissait d'une affaire ne nous concernant pas.

⁂

Pourquoi nous a-t-on saisis ? Le grief retenu contre le Bonnet Rouge, *c'est que nous n'aurions pas fait tous les échoppages qui nous avaient été demandés.*

Nos lecteurs savent maintenant ce qu'il advient aux journaux de droite, aux adversaires déclarés de la République, quand ils ne tiennent pas compte des décisons de la Censure.

Pendant ces derniers mois, il ne s'est pas passé de jour sans qu'un de ces journaux qui font profession de combattre le régime auquel nous devrons la victoire, ait refusé de s'incliner devant les décisions du Bureau de la Presse ; pas une fois la Censure n'a pris de sanctions ; pas une fois elle n'a cru devoir imposer sa volonté, même lorsque des représentants du peuple français ou des magistrats municipaux furent accusés d'être vendus à l'ennemi.

Le Bonnet Rouge *étant un journal républicain, il est juste que la Censure où opèrent, à côté de fonctionnaires courtois et loyaux, comme M. Maruéjouls, des hommes qui, avant la guerre, collaboraient aux feuilles anti-républicaines, lui réserve le meilleur de ses foudres.*

Ce qu'on nous a reproché dimanche,

. . . . . .

Il est évident que ce sont des choses qu'on ne doit pas pouvoir dire dans une république !...

Ce qui est particulier dans la saisie de dimanche, c'est qu'il ne s'agit pas d'une mesure préventive pour empêcher la diffusion d'un journal dont la lecture par des Français ou des neutres pourrait être préjudiciable aux intérêts de la défense nationale. Tout le monde a lu le Bonnet Rouge. *Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait pu se le procurer. A Paris, il n'en fut saisi que très peu, et ce qu'on a saisi, ce sont les bouillons, c'est-à-dire les journaux qui étaient déjà retirés de la circulation.*

⁂

La saisie effectuée dans de telles conditions, c'est donc nettement une sanction. On cherche à causer aux journaux un préjudice matériel, à désorganiser leurs services administratifs ; en un mot, la saisie intervient là comme une lourde amende, avec cette différence toutefois qu'on n'est jamais condamné devant un tribunal qu'après s'être expliqué et avoir pris connaissance du détail de l'accusation, alors que, nous le répétons, nous attendons encore la notification officielle de notre saisie.

Que conclure ? Au fond, il est peut-être réjouissant de voir la Censure se disqualifier elle-même par des mesures dépassant de beaucoup l'arbitraire que l'état de guerre permet de supporter.

Il est évident que tout - les questions se règleront, un jour. Tous les comptes aussi. Nous avons de la patience, et nous savons trop quelles sont les nécessités de ces heures difficiles pour accroître les soucis de ceux qui ont à tâche de terminer cette guerre au mieux et au plus vite.

Il ne nous déplaît pas de donner cette dernière leçon à nos censeurs, qui sont des fonctionnaires, rétribués par la République pour la servir.

On voit leurs actes ; il serait trop facile de faire un parallèle et de tirer des conclusions...

Jean GOLDSKY.

Le 12 août, nous étions mandés par ordre de M. le Ministre de la Guerre, en date de la veille (n. 1888) au Bureau de Centralisation du gouvernement militaire de Paris, au sujet « des moyens employés par le Bonnet Rouge *pour se soustraire à l'effet des décisions de la Censure.»*

Il s'agissait des envois individuels à des tiers d'articles interdits par le Bureau de la Presse. Nous pratiquions ces envois comme la plupart de nos confrères.

Par lettre en date du 18 août, M. le général Dubail confirmait l'interdiction qui nous était faite de pratiquer de pareils envois, et nous menaçait, en cas de contravention, de « sanctions très sévères. »

Nous avons répondu que nous accepterions la consigne qui nous était donnée tant qu'elle serait générale, et qu'on la ferait respecter par tout le monde.

. . . . . .

Censuré

. . . . . .

Voir en deuxième page notre enquête sur la saisie du « Bonnet Rouge ».

La question polonaise

LA DECISION ALLEMANDE

Lausanne, 26 octobre. — Suivant le *Nouveau Journal de Stuttgart*, le gouvernement allemand aurait pris, en ce qui concerne la Pologne, une décision qui ne sera rendue publique que dans cinq jours. On ne prévoit pas que la souveraineté d'un Etat polonais soit proclamée. On croit, au contraire, que peu de modifications seront apportées dans les rouages administratifs actuels. — (*Information.*)

LA GUERRE

Mackensen à Cernavoda

Nous disions hier que si belle que soit la victoire remportée par nos vaillants soldats devant Verdun, il ne fallait pas qu'elle nous masque une minute la gravité de la situation de l'armée roumaine.

Dans la soirée, une dépêche confirmait nos craintes. On apprenait que les troupes de Mackensen, après avoir occupé Constantza, aoù elles semblaient n'avoir saisi que peu d'approvisionnements, avaient gagné Cernavoda.

D'après le communiqué allemand, nos alliés seraient harcelés par la cavalerie ennemie et leur retraite vers le Danube s'effectuerait dans des conditions assez angoissantes.

Le communiqué ennemi exagère peut-être, mais il est hors de doute qu'une armée en retraite doit éprouver des difficultés sérieuses pour passer un fleuve très large à la fois sous le canon de l'ennemi et sous la menace d'une cavalerie audacieuse.

Pendant que Mackensen gagne du terrain en Dobroudja, Falkenhayn, au nord de la Roumanie, remporte quelques succès qui, pour n'être pas décisifs, n'en sont pas moins inquiétants.

De toute évidence, il faut agir avec beaucoup de hâte si l'on veut réussir à empêcher les Roumains d'expier trop cruellement leur collaboration avec l'Entente.

On annonçait hier, et c'était une bonne nouvelle, qu'à travers l'Albanie, les troupes italiennes avaient rejoint les éléments de l'armée Sarrail. Ainsi, une nouvelle ligne de communications est ouverte aux alliés.

D'autre part, ce n'est pas dévoiler un secret que de dire qu'on a compris autant en Italie et en Angleterre qu'en France, qu'il fallait envoyer à Sarrail des renforts puissants. Il serait fou d'agir autrement, et les intérêts des diverses puissances de l'Entente sont maintenant trop liés pour qu'une action commune ne soit pas effectivement reprise.

On me permettra une fois encore de signaler qu'après avoir été trop loin dans la louange, la presse française, même la plus sérieuse et la plus grave, va trop loin dans la critique.

Les déboires de l'Entente en Dobroudja et en Transylvanie provoquent des réflexions amères.

Le *Temps* écrivait hier :

Pour ces concentrations brusques et puissantes, la stratégie n'est pas seulement l'art de la guerre : c'est aussi celui de la politique, ou c'est, en d'autres termes, la direction même de la guerre. Cette direction est certainement plus facile pour nos adversaires que pour nous. Mais la difficulté ne doit être que le stimulant de l'action. Ce qui se passe en Orient prouve, quel qu'en soit le lendemain, que, du côté des Alliés, la direction de la guerre n'est pas encore ce qu'elle doit être. Son unité s'est affirmée par des discours et des conférences : on ne la discerne pas dans les faits. Elle a paru plus verbale que réelle, faite d'intentions, plus que de résultats. Il faut que la troisième année de guerre soit l'année des résultats.

Notre politique orientale a-t-elle été marquée par l'esprit de cohésion et de réalisme qu'exige le duel où nous sommes engagés ? Evidemment non. A qui la faute ? Nous ne le recherchons pas : le mal est fait. Mais ce mal, il faut le voir tel qu'il est, si l'on veut le corriger. La question qui se pose, celle à laquelle se rattachent toutes nos récentes déconvenues est une question de direction de la guerre. Cette direction est à créer. L'heure des hésitations, des retards et des paroles est passée : les peuples qui se battent attendent les actes.

Nous souscrivons volontiers à ces conclusions, sans partager pourtant l'amertume de notre éminent confrère. C'est peut-être parce que pour notre compte, c'est quand on parlait que nous proclamions la supériorité de l'action sur le verbe.

Je ne sais plus quel philosophe — il était peut-être Allemand — a écrit : *Les paroles sont des femelles, les actes seuls dont des mâles.*

Pour faire la guerre, il faut des mâles. Ce n'est plus le temps des bavardages. Mais qui sait si les bavards n'ont autant discouru que parce qu'on les écoutait trop, et qu'on ne trouvait jamais de qualificatifs assez élogieux dès qu'ils ouvraient la bouche ?...

A chacun ses responsabilités, confrères... Les vôtres ne sont pas les moins lourdes !

GENERAL N...

SUR TOUS LES FRONTS

Encore un Succès Serbe

La cavalerie de Sarrail bouscule l'ennemi

Devant Verdun : Situation Inchangée

Communiqués Officiels

816e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

26 octobre, 15 heures.

Sur le front de Verdun, la situation reste sans changement. L'ennemi n'a tenté aucune réaction pendant la nuit et s'est borné à bombarder violemment les secteurs de Vaux et de Douaumont.

Partout ailleurs, nuit calme.

Un avion allemand a été abattu dans la région de Vauquois, à proximité de nos lignes, par le tir de nos autos-canons.

Un de nos pilotes a attaqué à la mitrailleuse, à cent mètres du sol, une colonne d'artillerie sur la route de Conflans à Etain et a jeté le désarroi parmi les conducteurs qui se sont enfuis en abandonnant leurs attelages.

COMMUNIQUE D'ORIENT

Au nord des monts Starkov-Grob, les troupes serbes ont bousculé les forces germano-bulgares et sont emparé d'une hauteur fortifiée au confluent de la Cerna et de la Strosnika. 180 prisonniers sont restés entre les mains de nos alliés.

Au sud-ouest du lac Prespa, notre cavalerie appuyée par des éléments d'infanterie a occupé, dans la journée du 24 octobre, les ponts de Zvesda, ainsi que les villages de Golobrda et de Laisik.

Sur le reste du front, la brume a gêné les opérations.

COMMUNIQUE BRITANNIQUE

L'ennemi a violemment bombardé, au cours de la nuit, toute l'étendue du front entre Eaucourt-l'Abbaye et Lesbœufs, ainsi que la région des redoutes Stuff et Zollern.

Des coups de main ont été exécutés avec succès contre les tranchées allemandes vers Monchy et au nord-est d'Arras. Les dégâts matériels sont importants. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers.

COMMUNIQUE SERBE

Nos troupes ont exécuté quelques attaques réussies.

COMMUNIQUE DE L'EMPRUNT

Au fur et à mesure que se rapproche la clôture de l'émission, une même progression très régulière se manifeste dans les versements d'or pour la Défense nationale et dans les souscriptions à l'Emprunt toujours plus importantes.

Tous les intermédiaires chargés de recevoir les souscriptions, sont unanimes à constater le grand nombre des souscripteurs : à l'heure présente, à la seule Banque de France, le chiffre des souscripteurs est supérieur à celui de l'an passé. Par cette manifestation, l'épargne montre sa confiance inébranlable et sa volonté parfaitement réfléchie d'apporter sa contribution à la Défense nationale.

En Dobroudja

Londres, 26 octobre. — A propos des événements de Roumanie, le *Morning Post* écrit :

« Deux questions se posent : le grand pont du chemin de fer franchissant le Danube est-il tombé aux mains de l'ennemi ou a-t-il été détruit ? Quelle est la situation de l'armée alliée qui a combattu en se retirant ? Tentera-t-elle une résistance ou a-t-elle traversé le fleuve à sa partie la plus étroite, c'est-à-dire dans le delta au delà des marécages ?

« Il serait folie d'essayer de diminuer l'effet des succès bulgaro-allemands, mais nous ferons observer que le fait que la Dobroudja est pratiquement entre les mains de Mackensen, n'est pas un facteur essentiel, si celui-ci ne peut pas traverser le Danube. — (*Information.*)

EN MARGE DU COMMUNIQUÉ

La victoire de Verdun

La préparation

Les dernières grandes offensives allemandes contre Verdun furent, on s'en souvient, celles des 23 juin, 11 juillet, 1er août et 3 septembre : l'ennemi visait à s'emparer de la ligne de défense située par la côte de Froideterre, le village de Fleury et le fort de Souville. Il échouait contre Souville, et l'avance qu'il avait pu obtenir du côté de Fleury et de Froideterre lui était peu à peu enlevée. Fleury lui était repris le 17 août, et cette série de succès locaux inspirait confiance à nos troupes, leur donnait l'ascendant moral sur l'adversaire.

Le commandement jugea le moment opportun de préparer et exécuter une opération d'envergure qui, dressant une nouvelle barrière devant celle formée par Froideterre, Fleury, Souville, et nous rendant la hauteur de Douaumont, qui domine tout le secteur nord-est de Verdun, rétablirait d'un seul coup toute sa puissance défensive.

L'exécution en fut confiée par le général Nivelle, commandant la deuxième armée, au général Mangin. Le général Mangin était déjà rentré dans Douaumont le 22 mai. S'il n'avait pu s'y maintenir, c'est parce que sa conquête formait saillant dans la ligne ennemie, et que les Allemands restés dans les dessous du fort avaient pu seconder les contre-attaques immédiatement déclenchées par d'importantes réserves. Il ne s'agissait plus cette fois du fort, mais de toute la ligne d'Haudromont à Hardaumont. La prépara-

tion d'artillerie fut en proportion du but à atteindre. Le 21 octobre, un temps clair favorisait les observations par ballons et par avions. Ce fut la revanche des journées de février 1916 où l'artillerie ennemie avait écrasé la région de Verdun.

Jour par jour, on pouvait suivre les destructions. Le 23, un incendie se déclarait dans le fort de Douaumont, à la suite de l'éclatement d'un obus de 400. Les abris des carrières d'Hardaumont étaient bouleversés. De même, la batterie de Damloup. Les ravins étaient fouillés et martelés. L'ennemi, tenu dans l'incertitude du point d'attaque par l'ampleur de notre action, dévoilait peu à peu toutes ses batteries, qui furent reconnues au nombre de plus de 130, et dont plus de 60 furent heureusement contre-battues.

La destruction des défenses de l'ennemi était méthodiquement et complètement opérée. Cependant, le terrain criblé de trous d'obus demeurait difficile à cause du sol argileux et humide, et offrait des obstacles avec lesquels il fallait compter.

Le soir du 23 un pigeon allemand surpris révéla le désarroi des troupes de première ligne, dont les chefs demandaient instamment la relève. Une centaine d'Allemands venaient de se constituer prisonniers, et, parmi eux, un officier, qui déclarait avec mélancolie : « Nous ne prendrons pas plus Verdun que vous ne nous reprendrez Douaumont. »

L'attaque

Les troupes qui devaient mener l'attaque appartenaient à 3 divisions, qui déjà connaissaient le secteur, où elle avaient opéré précédemment.

C'était, de la gauche à la droite, la division du général Guyot de Salins, renforcée à gauche du 11e régiment d'infanterie. Cette division est composée de zouaves, de tirailleurs et de coloniaux, parmi lesquels le régiment colonial du Maroc, qui a reçu récemment la fourragère pour sa belle conduite à Dixmude et à Fleury ; au régiment colonial devait revenir l'honneur d'attaquer Douaumont. Puis venait la division du général Passage, où se rencontrent des contingents de presque toutes les régions de France, du Nord, de la Franche-Comté, du Plateau Central, de la Savoie et du Midi. Ensuite, la division du général de Lardemelle, composée de troupes de ligne et de chasseurs à pied, recrutés dans la Franche-Comté et la Savoie. Un bataillon de Sénégalais prenait également part à l'attaque.

L'action devait se faire en deux phases. D'un premier élan, les troupes devaient atteindre les carrières d'Haudromont, la pente nord du ravin de la Dame, un retranchement au nord de la ferme de Thiaumont, la batterie de la Fausse-Côte, le ravin du Bazil. Puis, dans une seconde phase, après un arrêt d'une heure pour consolider la première conquête, le groupement devait pousser jusque sur la croupe au nord du ravin de la Couleuvre ; village de Douaumont, fort de Douaumont, pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte, digue et étang de Vaux et, à l'est, batterie de Damloup.

Le 24 octobre au matin, le temps changeait, et un épais brouillard recouvrait les vallonnements de la Meuse et la série des crêtes. Estimant la préparation suffisante, le commandement ne modifia pas ses ordres. A 11 h. 40, l'attaque fut déclenchée.

Dans cette brume, tandis que l'artillerie allongeait son tir, l'observation devenait difficile, soit des observatoires, soit des avions. Cependant, quelques avions sortirent et, maîtres de l'air, descendirent très bas pour suivre les opérations. Les fils téléphoniques étaient à chaque instant rompus, mais les liaisons par coureurs, pigeons, postes optiques ou acoustiques suivant le cas, fonctionnaient à merveille, permettant de suivre les différentes phases de la bataille. On apprenait que le premier objectif avait été atteint au prix de pertes insignifiantes, que les prisonniers allemands affluaient, que l'on s'organisait sur le terrain, que l'on repartait pour atteindre le second objectif.

La victoire

Vers 14 h. 30, le brouillard se dissipa sous l'action du vent. Et, entre les nuages déchirés, puis dans l'horizon éclairci, les observateurs purent voir ce spectacle magique : nos soldats se profilant en ombres chinoises sur la crête de Douaumont, approchant du fort de chaque côté, arrivant sur le fort, s'y établissant. A la jumelle, on pouvait les suivre dans leurs allées et venues ; puis, sortant du fort, des colonnes de prisonniers.

L'ennemi ne commença à bombarder notre conquête que vers 16 heures ; il lui fallut ce temps pour se rendre compte de ce qu'il avait perdu, tant il imaginait peu vraisemblable un tel succès.

En même temps, les escadrilles d'avions prenaient leur vol et fixaient exactement le commandement sur notre progression. De partout, les nouvelles de victoire affluaient. Le 11e régiment chargé de prendre les carrières d'Haudromont, dépassait son objectif qui était la tranchée Balfourien. De même que la division Guyot de Salins avait enlevé Thiaumont et Douaumont, la division Passaga enlevait le bois de la Caillette, s'avançait sur les pentes nord du ravin de la Fausse-Côte. La division Lardemalle rencontrait une résistance très énergique au ravin des Fontaines et au bois Fumin ; le dépôt à droite de la route du fort de Vaux résista longtemps avant d'être pris. On était maître de la digue qui commande l'entrée du ravin des Fontaines du côté du village de Vaux. Enfin, les Savoyards du 30e régiment d'infanterie enlevaient au pas de charge la batterie de Damloup.

En quelques heures, la victoire était complète. Elle nous valait, outre un matériel qui n'a pas encore été inventorié, plus de 4.500 prisonniers dont 130 officiers. Leur interminable défilé à travers Verdun, avec cette compagnie d'officiers en tête était comme la revanche ironique des journées de fin février. Ces hommes, la plupart très jeunes ou très âgés, paraissaient accepter leur sort sans aucun déplaisir.

C'est le bataillon Nicolaï, du régiment colonial du Maroc, qui a eu la gloire de s'emparer du fort de Douaumont .

Quelques éléments ennemis s'étaient retranchés dans une des casemates du fort. Ils ont été contraints de se rendre dans la nuit du 24 au 25, au nombre d'une trentaine d'hommes dont quelques officiers, et le commandant du fort.

Au matin du 25, le fort était purgé de tout ennemi, et livrait aux vainqueurs un butin considérable en armes, munitions, engins d'artillerie et du génie.

Nos pertes pour la journée du 24 et pour toute l'étendue des opérations n'ont pas atteint la moitié du nombre des prisonniers faits par nous.

Généraux allemands... retraités

Zurich, 26 octobre. — Selon la *Gazette de Francfort*, les généraux de brigade Sommerfeld, commandant de la 220e brigade d'infanterie et von Unruh, commandant de la 83e brigade d'infanterie, viennent d'être mis en disponibilité, de même le colonel Triegiaff, commandant de la 17e brigade d'infanterie. — (*Information*.)

Lire en 4e page

le compte rendu du dépouillement du

Grand Concours des Lois Sociales

Organisé par le *Bonnet Rouge*

LA BANDE
de la rue Saint-Anastase

On sait que la police a mis la main sur une vaste association de malfaiteurs comprenant un chef, Gustave Lucas, débitant de vins, au n° 6 de la rue Saint-Anastase, plusieurs recéleurs intermédiaires, et enfin une armée de facteurs de la gare du Nord, dont le rôle consistait à détourner le plus grand nombre possible de colis.

Une trentaine ont été arrêtés.

AU QUARTIER GENERAL DE L'ASSOCIATION

La rue Saint-Anastase est une petite artère paisible située dans le quartier du Temple. Les gens qui l'habitent sont, pour la plupart, des commerçants en gros, et principalement des marchands de bronzes.

Quant au numéro 6, c'est une bâtisse grise de quatre étages, à l'étroite façade, dont la moitié du rez-de-chaussée est occupée par une crèmerie et l'autre moitié par le bar Lucas.

Ce dernier, un zinc des plus ordinaires, possède deux entrées : celle des consommateurs, sur la rue, et une porte de communication avec le couloir principal de la maison.

Par cette porte, on introduisait souvent des futailles qui, d'ailleurs, n'avaient rien de suspect.

Le véritable entrepôt des marchandises volées était une remise louée par Lucas au n° 10 de la même rue. C'est là que, disait-il, étaient rangés les futs vides et les bouteilles de vin ; c'est là, en réalité, que la police retrouva pour environ 10.000 francs de marchandises volées, soigneusement rangées et étiquetées en attendant que les recéleurs intermédiaires viennent en prendre livraison.

Le transport du butin s'effectuait le plus simplement du monde : en plein jour, par le moyen de camions.

Cela n'avait rien de suspect, les allées et venues de voitures de déménagement étant fréquentes dans la rue, à cause des marchands en gros.

LA GAFFE D'UN COMPARSE

Les affaires marchaient depuis près de six mois et auraient pu durer un temps indéfini sans la maladresse d'un affilié de la bande.

Cet homme, un ouvrier mécanicien sans travail, avait entrepris l'écoulement d'une partie des marchandises volées. Il s'affubla d'une personnalité de voyageur de commerce et vint proposer aux habitants du quartier d'Amérique une foule d'objets, variant entre des articles d'habillement et des ustensiles de cuisine, qu'il cédait à des prix exceptionnellement avantageux.

Les allures bizarres de cet individu ne tardèrent pas à attirer l'attention des inspecteurs du 19e district ; une filature s'organisa et tout fut découvert.

L'OPINION DES VOISINS

Ce fut, dans le quartier, une stupeur générale quand on apprit l'arrestation du sieur Lucas. Personne ne le soupçonnait d'être un malhonnête homme.

La réputation dont il jouissait était assez bonne, et c'est l'opinion de tous, que, de caractère faible, il a cédé à l'entraînement.

Ses dépenses étaient, il est vrai, plus grandes que ne le comportaient sa situation mais le bruit qu'il entretenait luxueusement une demi-mondaine est absolument faux. La demi-mondaine en question n'était autre qu'une pauvre fille de la campagne, à la mise très simple, au caractère effacé. Ce ne peut être elle dont l'influence perverse a mené au crime l'honnête débitant Lucas.

Au physique, ce dernier est un homme de 56 ans, de petite taille, trapu. Il a toutes les allures du commerçant vulgaire, et rien en lui ne laisse deviner le chef de bande. Ses affaires marchaient si bien avant la guerre, qu'il avait pu se rendre acquéreur d'un pavillon et d'un jardin situés dans la vallée de Chevreuse.

LE MENAGE VANIN

Les gens qui, après Lucas, jouent le principal rôle dans l'affaire sont les époux Vanin ; ils exerçaient, dans le quartier, un petit commerce de mercerie dont ils augmentaient les revenus en écoulant des marchandises volées.

A LA PREFECTURE

Quai des Orfèvres, on est d'avis que l'affaire est loin d'être terminée. De nouvelles arrestations sont à prévoir d'une minute à l'autre. Déjà, hier, des inspecteurs de la Sûreté perquisitionnaient chez un marchand de bric-à-brac, accusé par une dénonciation anonyme.

Le résultat n'est pas encore connu.

M. Pamart, le juge d'instruction, voit son dossier grossir d'heure en heure. Sur les 31 arrestations du début, il en a maintenu seulement 25.

Il n'est pas douteux que la police arrive bientôt à coffrer le reste de ces malandrins dont le nombre et la parfaite organisation sont une chose unique depuis la guerre.

Mercédès VIEL.

Le Travail Parlementaire

Une allocation aux femmes allaitant leurs enfants

M. Antoine Borrel, député de la Savoie, vient de déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à accorder une allocation de 20 francs par mois pendant la durée de l'allaitement à toute mère nourrissant elle-même son enfant.

L'honorable député montre « l'étendue du péril par des chiffres empruntés à M. Bertillon » :

En soixante ans, de 1851 à 1911, alors que la France ne gagnait que 4 millions d'habitants, l'Allemagne en gagnait 30 millions, l'Autriche-Hongrie 21 millions et depuis 1911, la situation s'était encore aggravée.

Le problème de la repopulation est le plus angoissant de l'après-guerre, mais si, continue M. Borrel, il est bon de chercher, comme certains parlementaires l'ont essayé, par les projets de loi qu'ils ont conçus, l'augmentation du nombre des naissances, « ne serait-il pas plus facilement réalisable de s'efforcer, d'autre part, de réduire la mortalité infantile et de conserver le plus grand nombre possible des petits Français qui meurent prématurément. »

Les statistiques nous apprennent, continue M. Borrel, que, chaque année, il meurt, en France, environ 120.000 enfants âgés de moins d'un an, ce qui représente 1 décès pour 7 enfants nouveau-nés, aussi peut-on dire que cette première année de la vie est celle où le pourcentage des décès est le plus important. Dans une étude remarquable sur cette question, MM. Balestri et Gilletta de Saint-Joseph ont établi que sur 1.000 individus de tout âge qui succombent, il y a en moyenne 167 enfants de 0 à 1 an pour les villes de France. Dans certaines villes, cette proportion atteint même 50 0/0. Or, d'accord en cela avec tous les spécialistes, ils estiment que les deux tiers de ces décès prématurés pourraient être facilement évités, car la maladie qui fauche le plus cruellement ces pauvres petites existences est la gastro-entérite, et pour combattre ce terrible fléau, le remède à peu près infaillible existe, c'est l'allaitement maternel.

L'éminent député montre ensuite, en se basant sur maints documents, que la gastro-entérite étant le mal de l'enfance, il convient de rendre impossibles les chances de cette mortalité.

Puisque le remède s'offre, l'allaitement maternel :

Puisque, de différents côtés, on a proposé d'encourager les naissances par l'allocation d'indemnités ou de rentes aux mères de familles nombreuses, il paraît équitable d'employer une forme d'encouragement analogue pour développer l'allaitement maternel.

Sans nul doute, le projet de l'honorable M. Borrel sera favorablement accueilli.

Pour les prisonniers de guerre

M. Henri Connevot, député, frappé de ce fait que les officiers prisonniers de guerre touchent une solde d'absence alors que les soldats n'ont pas droit à leur prêt, vient de déposer une proposition de résolution par laquelle le gouvernement est invité soit à obtenir par voie de réciprocité des gouvernements ennemis le paiement du prêt de nos soldats en captivité, soit à payer le prêt à leurs familles, soit à les faire bénéficier eux-mêmes d'un rappel à leur retour en France.

LA SAISIE du *Bonnet Rouge*

De Montmartre à Vaugirard

Lundi matin, alors que toute la rédaction du *Bonnet Rouge* était en plein travail, la sonnerie du téléphone rententit :

— Allo... allo... bonjour cher ami... oui..., c'est impossible... mais non, nous le saurions déjà... c'est impossible...

Un ami téléphonait, nous informant que, dans le quartier de Saint-Sulpice, le *Bonnet Rouge* avait été saisi la veille au soir.

Or, n'ayant reçu aucune nouvelle officielle de cette saisie, nous nous refusions à croire en la communication de notre ami.

Quelques minutes après, d'une autre source, nous apprenions que la vente du *Bonnet Rouge* avait été également arrêtée dans un quartier proche des fortifications.

Deux renseignements aussi précis nous forçaient à croire en la véracité des témoignages de nos amis.

Aucune nouvelle officielle ne nous parvenant, nous nous décidâmes d'enquêter nous-mêmes pour savoir si, oui ou non, le *Bonnet Rouge* avait été saisi.

SUR LES BOULEVARDS

Aux kiosques des boulevards où nous nous présentons, la réponse varie avec chaque vendeuse :

Ici, le *Bonnet Rouge* a été saisi, dimanche soir.

Là, c'est lundi matin que les agents vinrent s'emparer des exemplaires restants.

En un autre endroit, ni dimanche ni lundi on ne vit apparaître les « cyclistes ».

Excellentes preuves de la merveilleuse organisation dont jouissent les administrations de la police.

A TRAVERS LES ARRONDISSEMENTS

Selon que c'est le deuxième ou le neuvième arrondissement, la vente du *Bonnet Rouge* a été, ou n'a pas été interdite.

Les marchands de journaux du IXe nous déclarent tous, unanimement, que dans leur quartier (quartier béni des Dieux) on n'a pas saisi notre journal depuis plus d'un mois.

Dans le IIe arrondissement, par contre, tous les exemplaires restants du *Bonnet Rouge* du dimanche ont été impitoyablement confisqués le lundi matin à la première heure.

Au quartier Saint-Sulpice, la saisie se corse des moyens mis en œuvre pour s'emparer des numéros jugés séditieux.

C'est ainsi qu'une marchande de journaux, établie dans ce saint quartier de saintes femmes, nous apprend le « système » de l'agent chargé de la réquisition.

Se présentant lundi matin, dès 6 heures 1/2, il *entre* chez la tenancière de journaux et, comme s'il était un inoffensif lecteur de notre inoffensif *Bonnet* :

— Vous reste-t-il, madame, un *Bonnet Rouge* d'hier soir ?

Croyant parler à un agent qui, tout comme un simple mortel, se plaît à la lecture du *Bonnet Rouge* :

— Attendez une seconde, je vais regarder dans mes « bouillons ».

Et ayant consulté le tas de journaux à *rendre au porteur*, qui, par conséquent, n'étaient plus en vente :

— Vous avez de la chance, il m'en reste encore un ; le voici.

Alors, emphatique, au lieu de donner un sou en échange du journal, le représentant de l'autorité, superbe, déclara :

— En vertu des instructions que j'ai reçues, je saisis cet exemplaire du journal *Le Bonnet Rouge*.

Et sous les yeux ébahis de la brave femme, ayant exécuté le salut militaire réglementaire, le représentant de la loi sortit de la librairie...

A Montmartre, ce roi des quartiers de Paris, les ordres supérieurs de la Censure ont été exécutés en dépit du bon sens.

Dans une rue commerçante du bas de la Butte, une seule marchande a vu apparaître « l'agent inquisiteur ».

Près du Sacré-Cœur, aucun journal n'a été saisi.

L'ascension des centaines de marches de la rue Muller gênait sans doute Messieurs les agents, à moins que le Sacré-Cœur de Jésus, renouvelant le miracle qu'il accomplit à la bataille de la Marne, en arrêtant les bataillons allemands, ait, pris de pitié pour notre pauvre journal, arrêté à son tour « l'exécuteur des suprêmes volontés de la Censure ».

LA SAISIE EN PROVINCE

L'ordre de saisie adressé aux chemins de fer, et que nous avons sous les yeux, porte que tous les numéros du *Bonnet Rouge* de dimanche, destinés aux départements, doivent être arrêtés au départ, ce journal n'ayant pas tenu compte des ordres que la Censure lui avait donnés.

Les messageries Hachette, à qui nous confions nos expéditions en province, nous informent également que le *Bonnet* a été saisi partout où cette mesure a été possible.

SAINT-DIE.

Les Élections Présidentielles
AUX ÉTATS-UNIS

M. HUGHES PRECISE SA POLITIQUE

New-York, mercredi. — Dans un discours prononcé à New-York, M. Hughes vient de préciser l'attitude qu'il compte prendre envers les étrangers :

« Soyez convaincus que, dans le cas où je serais élu à la présidence, *je ne tolérerai jamais que les droits et les intérêts des Américains soient subordonnés aux volontés d'une puissance étrangère*. Qui s'attendrait à me voir suivre une autre voie s'exposerait à une cruelle déception. — (*New-York Herald*).

MŒURS DE FÉODAUX

Est-ce la guerre qui provoque ces régressions ? On ne sait trop. Mais, si l'on ne peut les expliquer, on est bien obligé de constater chaque jour quelqu'un de ces retours aux mœurs sauvages du « bon vieux temps ».

Tout comme sous l'Ancien Régime, les gens se mettent à se faire justice eux-mêmes.

Passe encore pour le permissionnaire ! Il découvre la face pâle d'un auxiliaire dans le même lit que sa femme ; il rosse les deux coupables. On l'excuse : les permissions sont courtes, et le soldat n'a pas le loisir d'attendre que la justice le venge : il opère lui-même. On ne peut pas lui en vouloir.

Mais les gens de l'arrière n'ont pas les mêmes raisons.

Une pâtissière des Ternes devait cent francs à un marchand de chevaux de Boulogne. Le maquignon, pour rentrer dans « son argent », imagina de piller, avec quelques butors, ses amis, la pâtisserie de sa débitrice. Pendant une heure, ces malotrus se bourrèrent de tartelettes, de massepains et de brioches. Quand ces goinfres pensèrent avoir bâfré pour cinq louis, ils déguerpirent. C'est à peine si l'ordonnateur de ce Balthazar de voraces fut, par les agents, invité à passer au commissariat pour expliquer son geste.

Imaginez un coup analogue :

Ce maquignon aurait, à la mobilisation, par exemple, renvoyé inopinément un de ses palefreniers, et l'employé, pour réaliser une somme égale à l'indemnité de brusque renvoi qui lui serait due, aurait pris par la bride un pur-sang ou une rosse de l'écurie de son patron et débiteur, et serait allé vendre le canasson à un boucher.

Le pauvre palefrenier aurait été bel et bien appréhendé par les agents, traîné du commissariat au Dépôt et, finalement condamné pour vol à quelques mois, peut-être quelques années de prison par des jurés impitoyables pour les fautes des salariés.

Le bélitre qui a nettoyé la pâtisserie des Ternes n'a même pas été arrêté.

Et cependant, depuis la Révolution, la loi, dit-on, est la même pour tous.

Il n'est que de s'entendre.

. . . .

Il en allait déjà ainsi dans certaines villes internationales, comme Tanger, et, « ce qu'on raconte, dans les grosses agglomérations du Nouveau - Monde. Dans ces pays, chacun a dans sa poche son juge de paix et son préfet de police : c'est un simple revolver qui cumule ces fonctions.

. . . . Nul ne l'ignorant, la justice ne sera pas violée, puisque l'absence de loi sera, comme autrefois, la loi égale pour tous.

Mais il y aura peut-être des surprises.

L'innovation ne profitera peut-être pas aux innovateurs.

Ce qu'il y a de singulier dans l'aventure, c'est que ce ne sont pas de pauvres diables qui ont inauguré à Paris le système de la *self-defence*. Ce sont au contraire de puissants seigneurs, enrichis dans le négoce. Ce n'est pas cependant pour ces gens que la justice est habituellement cruelle. On aurait mieux compris que pareille nouveauté vînt des pauvres hères, des loqueteux ; c'est le menu peuple des gueux et des faméliques qui a le plus à se plaindre de la justice régulière. C'est d'eux, semble-t-il, qu'aurait dû venir sa suppression.

. . . .

Censuré

. . . .

Mais, si on laissait les hommes se faire justice eux-mêmes, ce serait trop beau pour les pauvres gens ; pour ceux qui triment beaucoup et n'empochent guère !

Cette chimère ne se réalisera jamais. Elle restera dans le lointain domaine des rêves enchanteurs.

Le pillage de la pâtisserie des Ternes n'aura pas de lendemain. Ce sont ses collègues, ses amis et ses pareils qui se chargeront de faire comprendre à l'audacieux maquignon que son geste fut un geste fâcheux, parce que trop susceptible d'être répété souvent par les pauvres.

. . . .

Censuré

. . . .

Georges CLAIRET.

Pour l'expansion de la France

LA SEANCE DE L'UNION FRANÇAISE

L'*Union Française*, l'association nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France, fondée par M. Paul Gaultier, et que M. Henri Bergson, de l'Académie française, préside avec une si haute conscience, a tenu aujourd'hui sa séance inaugurale dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

MM. Henri Bergson, Albert Besnard, de l'Académie des Beaux-Arts, directeur de l'Ecole de France à Rome ; M. Georges Lecomte, ancien président de la Société des gens de lettres ; M. Pralon, vice-président du Comité des Forges de France ; M. Georges Hersent, le grand ingénieur ; M. Raphaël-Georges Lévy, membre de l'Académie des Sciences morales ; Mme Jules Siegfried, présidente du Conseil national des Femmes françaises ; Me Henri Robert, bâtonnier ; M. Henri Sagnier, l'érudit secrétaire perpétuel de l'Académie d'agriculture, et M. Louis Barthou prirent tour à tour la parole pour exposer l'œuvre entreprise par l'Union Française dans toutes les branches de l'activité mondiale.

M. Albert Lambert, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française, a lu un poème du lieutenant Gustave Rouger, composé tout exprès pour cette cérémonie à laquelle la musique de la garde républicaine, sous la direction de son chef, M. Guillaume Balay, apportait son concours.

Un auditoire d'élite témoignait de l'intérêt que Paris porte à cette intéressante manifestation de l'unité française.

L'OCTROI
augmente le prix de la vie

La suppression de l'octroi est d'autant plus nécessaire qu'il écrase le pauvre par ses taxes, tandis qu'il touche à peine le riche.

Avec beaucoup de raison, M. Jean Appleton écrivait, dans son rapport de la Commission spéciale de la ville de Lyon :

« L'octroi atteint les contribuables, non pas proportionnellement à leurs ressources, mais à leurs besoins ; il grève lourdement les familles nombreuses, dégrève les célibataires ; demandant au pauvre une quote-part de son revenu plus forte qu'au riche, il est progressif à rebours.

Cette improportionnalité s'aggrave du fait que l'impôt est en raison de la quantité et non de la qualité consommée, de sorte que le litre de vin ordinaire, bu par l'ouvrier, paiera exactement autant d'impôt que la bouteille de bordeaux figurant sur la table de l'opulent industriel. La denrée de consommation est ainsi grevée d'un impôt d'autant plus lourd que sa qualité est inférieure. »

L'iniquité a été supprimée en ce qui concerne le vin ; mais on pourrait dire que le kilog de vache enragée dont une famille nombreuse a besoin pour sa nourriture, paie autant que les aloyaux parés et surfins de la clientèle habitant les appartements les plus somptueux.

Beaucoup de personnes, disait une chronique, ont été séduites par le caractère tout à fait local de cet impôt, et cela peut expliquer comment les contribuables ont pu si longtemps supporter, sans se plaindre, une taxe dont l'assiette est, en général, entachée d'injustice flagrante.

Quel est le principe de toute contribution ? C'est la proportionnalité. Du reste, le mot contribuer le dit assez clairement. L'impôt de l'octroi est-il proportionnel, c'est-à-dire frappe-t-il tous les citoyens en proportion de leurs facultés ? Pas le moins du monde. L'octroi est un impôt que le besogneux, le miséreux acquittent à jet continu, alors que les favorisés de la fortune s'y soustraient à leur gré, comme il leur plaît, et quand il leur convient. En effet, ceux dont le gousset est bien garni, s'en vont, durant trois mois d'hiver, sur la Côte d'Azur, et trois mois d'été, sur les plages du Nord ou de l'Ouest, dans les villes d'eau de la montagne ; ils échappent, par là, aux taxes des villes, où leurs domiciles sont élus ; ils y font échapper jusqu'à leurs maîtresses et leurs chiens, alors que le pauvre, lui, rivé à son labeur, n'échappe pas un instant à la nécessité de consommer, c'est-à-dire de payer, pour combler le budget municipal.

Il y a là des anomalies trop criantes, pour qu'on les tolère plus longtemps. Le sentiment de la justice, en nous, est froissé tout aussi bien que le sentiment d'humanité. Et c'est pourquoi M. Augagneur, alors maire de Lyon, écrivait, en manière de conclusion, dans son rapport présenté au Conseil municipal :

« C'est pour faire disparaître une si flagrante iniquité, que nous voulons, que nous devons, comme tous ceux qui ont conservé le sentiment de la justice, faire disparaître l'octroi. »

Le même auteur disait encore :

« Il résulte, d'une étude que j'ai faite sur les données du docteur Bertillon, qu'une famille de trois personnes paie plus de 85 francs par an à l'octroi. La classe aisée paie environ 0 fr. 70 % de ses revenus, par les taxes que nous combattons, alors que le travailleur voit le fruit de son labeur grevé de 4 fr. 40 % environ. »

Il importe d'établir, en détail, ce qu'un ménage doit payer à l'octroi, quoiqu'il soit très difficile de fixer exactement la moyenne de ce que chacune des familles peut consommer dans une ville comme Paris. Toutefois, pour un intérieur de trois personnes, voici des chiffres qui ne me semblent pas exagérés :

Pour trois personnes, à Paris, par mois :

20 kilos viande, à 0.10 de droits ..	2.
3 kilos poulet, 0.30	0.90
4 kilos poisson, à 0.21	0.84
3 kilos fromages secs, à 0.114 ..	0.342
5 kilos beurre, à 0.14	0.70
2 litres huile, à 0.27	0.54
150 kilos charbon, à 0.72 les 100 kilos	1.08
5 litres essence, pétrole, à 0.198 ..	0.99
Total	7.392

Soit, pour un an : 7.392 × 12 = 88 fr. 70.

Encore, ne sont comptés ni la bougie, ni le sel, ni le vinaigre, ni le saindoux, ni les œufs, ni la moutarde, ni les autres épices, ni le café, ni le sucre, ni le chocolat, ni les liqueurs digestives, ni les huîtres, ni même les produits pharmaceutiques, huile de foie de morue et toutes les autres denrées dont un ménage a besoin. On comprendra, dès lors, que M. Edouard Vaillant, dans l'exposé des motifs de sa proposition de loi, dise :

« Les taxes de l'octroi enchérissent la vie urbaine. A Paris, par exemple, à raison de 40 francs par personne, pour un total de recettes de 115 millions, l'octroi réduit de 160 francs par an les ressources d'une famille de quatre personnes. Et cette réduction est un minimum pour l'ouvrier ou le pauvre, dépassant toujours pour lui la moyenne, car directement et par répercussion, l'ouvrier subit plus que la part moyenne du prélèvement d'un impôt, qui pèse sur chacun en raison inverse de sa richesse et de ses ressources. »

160 francs d'impôts d'octroi pour une famille de quatre personnes, c'est un chiffre appréciable. Quel est donc l'impôt direct qu'on oserait fixer à un chiffre aussi élevé ? La colère populaire ne tarderait pas à se manifester et à en faire justice ! Ce serait d'ailleurs avec infiniment de raison.

Il est peut-être bon de s'appesantir un instant sur ce sujet, pour rendre plus tangibles encore les anomalies et les iniquités de l'octroi qui, dès que le médecin s'est prononcé au chevet de votre enfant malade, taxe immédiatement les moyens de retour à la santé.

C'est ainsi que l'huile de foie de morue vulgaire, à 40 sous la bouteille, consommée par la classe laborieuse, paie 0 fr. 43 par litre, comme taxe d'octroi, à Paris, alors que l'Emulsion Scott, à l'usage des enfants aisés, est exempte de tout droit.

J'ai, sous les yeux, des documents précis que je tiens à signaler :

1° Une facture d'un négociant en huiles, au total de 35 fr. 10 ; 2° le doux papier de l'octroi, pour un versement de 8 fr. 65 de droits d'entrée.

Vous avez bien lu : 8 fr. 65 à l'octroi pour 35 fr. 10 de marchandises, soit environ 25 pour cent. Il importe d'indiquer qu'il ne s'agit pas d'un produit de luxe, mais simplement d'huile comestible de table.

Ce droit d'entrée de 25 pour cent sur un produit de première nécessité, n'est-il pas excessif ? Cet impôt disproportionné, prélevé sur la nourriture des familles qui n'ont qu'un modeste budget, n'est-il pas injuste, inhumain, inique ?

L'huile est donc nécessairement majorée de 25 pour cent par le détaillant, et la ménagère qui va faire sa petite provision, n'a pas beaucoup de cet utile produit pour une somme d'argent relativement élevée.

Et cependant, elle désire augmenter son petit menu d'une salade copieuse, elle veut faire une friture, elle veut confectionner une sauce qui permettra de manger la viande sans goût, parce que trop lavée, du pot-au-feu ! Mais il faut compter, et elle jettera son dévolu sur des huiles de qualité très inférieure, et elle dosera davantage en vinaigre, au détriment de la santé de tous ceux qu'elle a charge d'alimenter à l'aide de ses maigres ressources.

On pourrait faire des remarques analogues au sujet de tous les produits. L'octroi exerce même une répercussion fâcheuse sur des matières alimentaires qui entrent en franchise. J'ai cité le lait. Eh bien, l'octroi vous oblige à boire du lait qui effectue des parcours s'élevant jusqu'à 600 kilomètres, parce qu'il rend impossible, ou presque, l'industrie, pourtant si utile, des laitiers-nourrisseurs. Il vous enlève, par là, pour ainsi dire, le moyen d'avoir, dans des conditions avantageuses, le bon lait, tout frais et tout chaud, sortant du pis de la vache, tel qu'on peut le trouver à la campagne. En effet, les lourdes taxes dont sont frappés, à leur entrée dans Paris, les produits servant à l'alimentation des vaches laitières, constituent un impôt fâcheux sur la production locale du lait frais. La charge en est exclusivement supportée par les laitiers-nourrisseurs ; le lait importé de la province étant admis en franchise, les laitiers-nourrisseurs sont mis ainsi, pour leur commerce, en état d'infériorité absolue vis-à-vis des grandes compagnies qui exploitent le marché parisien. Et c'est au détriment certain de la consommation.

Poussons plus loin nos investigations.

Si Paris frappe les produits de la mer, de nos étangs et de nos rivières, à 40 fr. 20 et 21 fr. 60 les 100 kilos, sauf les espèces vulgaires, les autres octrois n'établissent guère de distinctions : Rouen prélève 50 et 25 francs ; au Havre, le 22 janvier 1909, il a été versé la somme de 4 fr. 10 pour un achat de 0 fr. 75 de harengs, ce qui représente un impôt de 600 pour cent, par rapport à la valeur intrinsèque. C'est absolument comme si l'on payait, à l'heure actuelle, à l'octroi, 1200 francs pour entrer un kilo de viande à Paris, ou 600 francs pour un litre d'huile, ou 300 francs pour un litre de pétrole, si l'on tient compte de la façon dont on achète le hareng dans un grand port de pêche.

Hector DEFRANCE.

L'Affaire Legouf

VERS LE NON-LIEU

Certains journaux ont fait circuler dernièrement le bruit de l'arrestation de l'ancien inspecteur de Sûreté Legouf dont la femme est actuellement à Saint-Lazare.

Cette nouvelle n'est pas exacte. Legouf a seulement été rappelé de son régiment pour être mis à la disposition du juge d'instruction, M. Boucard.

Le tour que prend l'affaire est de plus en plus favorable aux inculpés et une haute personnalité de la préfecture nous a donné l'assurance que la plus vraisemblable issue de toute l'affaire serait une ordonnance de non-lieu.

Le Recrutement en Angleterre

LES INDISPENSABLES !

Londres, 26 octobre. — Les débats sur la mobilisation des fonctionnaires se sont poursuivis hier après-midi à la Chambre des Communes.

Un député, le colonel Northon Griffiths, ayant demandé s'il ne serait pas plus simple d'appeler sous les drapeaux tous les hommes de 25 ans, le ministre des finances répondit : « Il est évident que cette mesure simplifierait le problème du matériel humain, mais comment la rendre compatible avec la perception des impôts ? »

A ces paroles de M. Mac Kenna, des protestations s'élevèrent sur de nombreux bancs. Elles redoublèrent lorsque le ministre continua : Evidemment, si la Chambre des Communes ne tient pas à percevoir 12 milliards 500 millions de francs d'impôts... Il nous est impossible de percevoir ces impôts sans fonctionnaires » La réponse du ministre ne rencontra pas l'approbation de la Chambre, et le colonel Norton Griffiths résuma le sentiment général en répondant : « Aucun homme de moins de 25 ans n'est indispensable. »

M. Bonar Law, questionné sur l'établissement du service obligatoire en Irlande, répondit, au nom de M. Asquith, qu'il ne pouvait faire, quant à présent, aucune déclaration à ce sujet.

« M'est-il permis, ajouta alors M. Edward Carson, de demander si M. Asquith pourra jamais se prononcer à ce sujet ? »

M. Bonar Law se contenta de sourire sans répondre.

AUX HALLES

Les arrivages comportaient ce matin 42.600 kilos de volaille et 68.000 kilos de marée.

506 ventes au détail ont été effectuées.

Il a été resserré 2.000 kilos de volaille et 5.000 kilos de poisson.

LE VOYAGEUR qui revient de Suède

On sait la manie qu'ont les journaux de prétendre rapporter continuellement des récits de neutres ayant voyagé à travers l'Allemagne. C'est à celui des « bourreurs de crânes » qui battra tous les reccords de l'invraisemblance.

La Vie Parisienne *publie à ce propos cette page amusante de Jean Bastia, qu'nos lecteurs nous saurons certainement gré de reproduire :*

« Un voyageur qui revient de Suède,
« et qui a traversé l'Allemagne,
« nous a dit........., »
(LES JOURNAUX).

Le Voyageur qui revient de Suède,
En débarquant à peine du wagon,
S'est au *Canard* rendu tout chaud, tout tiède,
Et leur a dit — respectons son jargon ! — :

« Berlin va mal et Stuttgart crie : A l'aide !
« On se battait à Brême à la mi-août... »
Du voyageur qui revient de Suède
Sensationnelle est toujours l'interview.

« Pour fabriquer de la graisse, les Boches
« Aux expédients à présent sont réduits :
« Des hannetons qu'ils fondent à la broche
« Le jus qui coule est leur graisse aujourd'hui. »

Le Voyageur qui revient de Suède
N'a rencontré plus un homme à Spandau
Et *Le Petit Quotidien*, quoique raide,
A reproduit la nouvelle aussitôt :

On y peut lire en tête du chapitre,
Que le Kaiser racle tous ses tiroirs
Le tout orné de titre et de sous-titres
Et de clichés empruntés au *Miroir*.

Quand *Le Réveil*, pris à court de copie,
N'ayant plus rien à dire qu'il n'ait dit,
Va publier des nouvelles croupies,
Dessus son marbre, il songe alors, pardi :

Qu'à pénurie, il existe un remède.
Et qu'à défaut du fait divers banal
Le Voyageur qui revient de Suède
Peut toujours rendre attrayant un journal.

Le Voyageur qui revient de Suède
N'ayant chez lui pas été rencontré,
Le Rédacteur, que son papier obsède
Au Reporter dit d'un ton pénétré :

— Tu vas d'abord quérir des suédoises
« Dans un bureau de tabac, gros malin,
« Et tu reviens et puis tu me dégoises
« Ce que tu veux sur la vie à Berlin.

« Pas des tisons, entends-tu bien, bipède !
« Des « suédoises », afin que tu sois
« Le Voyageur qui revient de Suède
« Que tout journal doit recevoir chez soi. »

Le lendemain, un million huit cent mille
Cinq cents croquants lisent, d'un œil songeur,
Une interview que *Le Réveil* habile
Sut arracher au fameux voyageur.

Mais de les voir, depuis A jusqu'à Z,
Croire aux récits « vécus et rapportés »,
Le Voyageur qui revient de Suède

BASTIA.

Aux Écoutes

LES CHRYSANTHÈMES

Les arbres perdent leur toison
Le vent mugit, à l'horizon
Ses anathèmes.
C'est un temps gris d'effeuillaison
C'est l'automne, c'est la saison
Des chrysanthèmes.

Dans les charrettes, rang par rang
Couleur d'azur ou de safran
Rouges ou crèmes
Ils sont étalés par monceaux
En tas, en bottes, en arceaux
Les chrysanthèmes.

Les passantes et les passants
En songeant à leurs chers absents
A ceux qu'ils aiment
Achèteront pour quelques sous
Pour le fils, le frère ou l'époux
Des chrysanthèmes.

Ce bouquet, fût-il le plus beau
Las ! ne fleurira nul tombeau
A la frontière
Où donc repose l'être aimé
Car chaque champ s'est transformé
En cimetière !

Et les mamans de bon matin
Iront vers Bagneux ou Pantin
Tout endeuillées
Sur d'autres tombes, avec soin
Les fleurs seront, de loin en loin,
Eparpillées.

Se demandant, en leurs sanglots
Pourquoi tant de sang coule à flots
— Cruels problèmes ! —
Leur cœur pleure, comme le temps,
Ceux que la Mort fauche à vingt ans
En chrysanthèmes.

Les arbres perdent leur toison
Le vent mugit à l'horizon
Ses anathèmes.
C'est un temps gris d'effeuillaison
C'est l'automne, c'est la saison
Des chrysanthèmes.

Maurice HALLE.

∿∿∿

La province donnerait-elle l'exemple à Paris ?

Voici qu'à Limoges, le comité de ravitaillement de la ville paraît décidé à des mesures énergiques. Pour la vente des pommes de terre, tout marchand ne vendant pas au prix de la taxe se verra refuser toute fourniture, car c'est le comité lui-même qui vend aux marchands. Ceux-ci sont susceptibles de poursuites s'ils exagèrent le prix convenu.

Quant aux consommateurs, dès qu'ils s'apercevront lésés, ils n'auront qu'à prévenir le comité de ravitaillement qui siège à la mairie. Voilà ce qu'on peut appeler enfin des mesures énergiques et par cela même efficaces.

La timidité des uns crée l'impunité des autres.

∿∿∿

Un as...

C'est le bec de gaz sis à l'angle de la rue de l'Université et du boulevard Saint-Germain.

Ce bec de gaz-héros vient d'abattre sa dixième voiture !

Ce coup-ci c'est une superbe « Charron 841-4 » qui jonche le sol de ses débris au pied de l'implacable réverbère.

Nous réclamons instamment pour ce nouvel « as » la croix de guerre avec palmes.

∿∿∿

A Angoulême une boucherie coopérative est prête à fonctionner. Elle espère vivre, malgré toutes les hostilités, toutes les entraves qui ont été mises en œuvre pour empêcher la réussite de l'idée.

La coopérative est le seul moyen de lutte efficace contre les spéculateurs. Au début de cet hiver, où la vie deviendra bien difficile pour quantité de familles, l'union des consommateurs serait le remède à la vie chère, source inépuisable de profits pour un nombre assez élevé de gens. Sûrs d'un bénéfice élevé, ces mercantis — ils ne sont pas tous près du front — haussent d'eux-mêmes, sans concurrence, les prix d'achat offerts aux producteurs.

Les fruits, les fourrages, sont ainsi payés par eux à des taux que n'ont jamais connus les paysans, étonnés de l'aubaine, mais ne protestant pas, cela se conçoit.

Et si l'existence est pénible durant les mois de froid, on devra savoir que la faute n'en est point toujours imputable à la raréfaction des produits ,mais à ceux qui les accaparent à tout prix.

∿∿∿

Les grands blessés qui doivent être opérés dans les hôpitaux de Paris sont reçus à la gare de La Chapelle de deux directions : Creil ou Châlons. Les trains sanitaires qui les amènent sont organisés pour leur donner un ou deux repas, suivant la durée du trajet. A leur descente du train, grâce à un personnel médical nombreux et bien entraîné, les blessés sont rapidement examinés, classés suivant la nature de leurs blessures et immédiatement conduits en automobile à l'hôpital où ils doivent être traités. Là, ils sont dès leur arrivée pansés, couchés et réconfortés d'après leurs besoins et les prescriptions du médecin de garde.

Nous ne voyons donc pas la nécessité d'entretenir à grands frais dans la gare de La Chapelle une cantine encombrante pour le ravitaillement illusoire de ces blessés qui, pour la plupart, refusent les douceurs (?) qu'on leur offre. Le repas que le Service de Santé paye 40 *centimes par blessé descendu, qu'il ait ou non reçu des aliments*, se compose d'une tasse de bouillon Kub, d'une minuscule rondelle de pain rassis tartinée d'une cuillerée à café de confitures et d'un demi-quart de jus qui n'est jamais ni chaud ni suffisamment sucré.

Toutes les autorités médicales et administratives ont jusqu'ici en vain essayé de démontrer l'inutilité de la cantine dispendieuse et encombrante. Leurs efforts n'ont pas eu jusqu'ici le moindre succès.

∿∿∿

Ces jours derniers, une visite médicale d'auxiliaires eut lieu dans les hôpitaux de Bergerac.

Contrairement aux lois et circulaires, ces visites se firent *collectivement*.

Pauvres lois !

Pauvres circulaires !

Pauvres décrets !

... Et il y avait, paraît-il, un général... inspecteur !

∿∿∿

Jusqu'à ce jour le blanchissage du linge n'avait pas suivi le flux des majorations de prix que subissent tous les objets nécessaires à la vie.

Hélas !... la brave corporation des blanchisseuses se voit forcée de suivre le mouvement. Nous allons payer plus cher le blanchissage de nos chemises et de nos faux-cols.

A qui la faute ? A la vie chère sans nul doute... pourtant nous nous sommes laissé dire que la Censure faisait une telle concurrence aux blanchisseuses...

∿∿∿

Poste restante

∿ *L'Aide fraternelle de l'enseignement primaire public de la Seine*, a affecté le reliquat des souscriptions recueillies par les institutrices et instituteurs, de la manière suivante : pour le premier emprunt, 185.000 francs ; pour le second emprunt, 175.000 francs, soit 360.000 fr. pour les deux emprunts.

∿ Daumier mis à l'index en Allemagne ! Le général von Fessel vient en effet d'interdire une exposition du grand maître français, que la Hofkunsthandlung Fritz Gurlitt, lisez plus simplement une des grandes maisons d'art de Berlin, voulait organiser.

∿ Au Val de Grâce, vient de mourir M. André Gabriel Ferrier, peintre et fils de feu Gabriel Ferrier, peintre aussi.

∿ M. Armand Dufour, agent consulaire de France à Cordoue, vient de faire parvenir à l'Association nationale des orphelins de la guerre, le don généreux d'une personnalité éminente d'Andalousie, Senor Don José Canete del Rosal.

∿ On annonce l'apparition d'un nouveau journal corporatif : l'*Echo des Garçons* qui, comme son nom l'indique, sera l'organe de propagande des garçons limonadiers et restaurateurs.

∿ Sommaire du n. 13 de l'*Exportateur Français* : Soyez bons pour les.... exportateurs, par Maurice Ajam. — Informations France. — La main-d'œuvre étrangère. — Nos représentants en Angleterre. — Le régime des colis postaux pour les Pays-Bas et la N. O. T. Le commerce extérieur de la France, etc. Nos correspondances de Béziers, Bordeaux, Brest, Grenoble, Lyon, Marseille, Nice, etc. — Marine marchande. — Au Parlement. — Changeons de méthode, par Emmanuel Brousse. — Les sursis à l'Etranger. — Aux Colonies. — La publicité, par Octave Jacques Gérin. — Demandes d'articles. — Informations Etranger : Nos correspondances d'Angleterre, du Brésil, d'Egypte, d'Espagne, des Etats-Unis d'Italie, du Japon, de la République-Argentine, de Roumanie, de Russie, de Suisse, etc. — Les relations commerciales franco-chinoises. — Possibilités commerciales aux Iles Canaries. — Offres et demandes de représentations. — Marchés français. — Marchés étrangers. — Avis commerciaux. — Acheteurs sur place. — Pages anglaises. — Le Maroc. Renseignements économiques. — Le caoutchouc, par E. Alcan.

Nécrologie

∿ M. Ferdinand Buisson vient d'avoir la douleur de perdre son petit-fils, M. Jean Roger, tué le 21 juin devant Verdun, à l'âge de 21 ans. Il avait été cité à l'ordre du jour en ces mots : « Modèle de vaillance et de courage. A fait preuve, en toutes circonstances, d'un superbe dévouement, en particulier le 21 juin, où sous un bombardement des plus violents, il s'est dépensé sans compter pour soigner les blessés. Nous adressons à M. Ferdinand Buisson notre vive émotion pour sa douleur.

Communiqués

∿ L'Association des sinistrés de la Flandre occidentale (Belgique) prie ses membres d'apposer leur signature sur la liste de protestations contre la flamandisation « allemande » de l'université de Gand.

Les ouvriers tourneurs en optique, réunis le 21 octobre en assemblée générale, à la Bourse du Travail, pour examiner les modifications à apporter aux salaires actuels constant que le prix minimum de 0 fr. 75 de l'heure ne répond plus au coût de la vie actuelle, ont décidé de réclamer le prix minimum de 1 franc de l'heure, tant pour le travail à la journée que pour le travail aux pièces.

∿ L'ouverture de l'école des Hautes Etudes sociales est fixée au 13 novembre.

S'inscrire avant cette date 16, rue de la Sorbonne.

Rappelez-vous que...

...les animaux de selle, de trait, de bât, ainsi que les voitures attelées ou destinées à être attelées de chevaux et de mulets, seront recensés en 1917 aux mêmes époques et aux mêmes conditions qu'en 1916.

NOTES DU FRONT

OCTOBRE dans les Vosges

C'est la guerre !

Comment jouir des rutilances, des richesses, des splendeurs automnales?.. Comment s'abstraire, échapper à l'ambiance, se dégager de l'obsession ?... L'aube a-t-elle encore des sourires ?... Le crépuscule nous ménage-t-il toujours de ses tendresses alangules et colorées ?...

Voyez. Les maisons campagnardes s'encaissent entre deux mamelons des Vosges, couverts de sapins. Tout au pied, en lisière, la chevelure des hêtres chante la gamme des ors ; les frondaisons rougies enluminent la tête sourcilleuse des chênes. Un ruisseau clapote de toutes ses cascatelles un peu torrentueuses qui mouillent, çà et là, quelque reste de casque à pointe ou le pied d'une tombe isolée. Dans les murmures du bois et des eaux, je distingue une mélopée mélancolique et monotone comme un chant mortuaire, en l'honneur des arbres qui tombent plus encore que les hommes, sur le front où le courage donne le bras à la mort, pour leur union quotidienne.

Comment voir ? Comment laisser charmer ses yeux et ses oreilles ?... Le soleil qui s'abaisse, plonge derrière le village ; il s'abîme dans l'océan de feu sur lequel l'horizon trace une ligne noire ; le coq, dressé sur la pointe du clocher, semble noyé dans le gouffre de clartés qui s'avivent par degrés et meurent peu à peu, dans le flottement mou et léger des nuages, dont les flocons roses semblent de la neige amalgamée dans de l'or, des flammes et du sang.

C'est si beau que la brute cesserait d'être brute, pour devenir poète ou peintre !... Oh ! quelle magie que celle de la nature, et comme nous sommes faits pour communier avec elle !...

Les tièdes odeurs de résine suintant au flanc des pins, flottent éparses dans celles des frondaisons agonisantes. Les bois muets vont s'endormir dans la tranquillité que le gibier lui-même trouble à peine. C'est l'heure où la soupe mijote dans les marmites qui fument aux cendres du foyer. Les troupeaux rentrent, dociles ; les anciens dételent, près du verger où tombent les pommes ; ... et la terre qui vient de recevoir les germes de la moisson future, travaille profondément. Elle vibre à la voix puissante du canon.

Le front n'est pas loin.

Oh ! non, ce ne sont pas les frissons d'octobre, prolongeant les tempêtes de l'équinoxe, qui troublent les échos et font gémir la mâture des longs épicéas; ce ne sont pas non plus les coups rythmiques des cognées des bûcherons ; la voix d'airain efface toutes les autres ou les fait oublier. La forêt, d'ailleurs, ne s'alanguit-elle pas ?... Ne trouvez-vous point que sa symphonie est pauvre, parce qu'elle n'a plus les notes auxquelles nous étions accoutumés ?... Si les corneilles coassent, à d'immenses hauteurs, elles sont, avant tout, évocatrices de lieux où pourrissent des proies !

Pour la dernière fois avant que ne retentissent les fanfares de la victoire, qu'elle s'endorme, la forêt, au souffle des brises qui la bercent et dans la particularité des recueillements mélancoliques !... Elle va s'endormir, car ils sont partis les oiseaux chanteurs ; ils sont partis, parce qu'ils sont frileux. Partis aussi les ouvriers qui répétaient des refrains de chansons !... Ils reviendront ... comme les oiseaux !.... L'an prochain, peut-être, sur l'empierrement sonore des routes, leurs sabots résonneront ; ceux des vieillards à barbe blanche ne fouleront plus que la paille des granges ; les aïeuls n'iront plus sous le faix du labeur et des ans, gémissants et courbés, comme a dit le poète, loin des chaumines enfumées. Ils remiseront leurs bâtons ferrés, comme les enfants remiseront les fusils...

Alors seulement les grands vols de feuilles rousses, pareilles à des nuées de rouges-gorges, en descendant des arbres, n'éveilleront plus que l'image de nos illusions, soulevées en tourbillons, pour flotter dans l'air tourmenté, avant de s'anéantir en l'eau trouble de nos rêves désabusés.

Pauvre village qui palpites imperceptiblement, dans l'attendrissante lumière du crépuscule, comme il ferait bon, au coin de tes âtres à demi-déserts, savourer, les pieds sur les chenêts, dans les humides soirées des jours de Toussaint, le cidre nouveau et les châtaignes rôties !... Mais, hélas ! de ceux qui t'aimaient, combien ne pensent plus à toi, et combien, y songeant sans cesse, obstinément, ne verront plus jamais les vitres qui flamboient, la nuit, comme de pâles étoiles, ni tes cheminées que parent les panaches mobiles des fumées transparentes...

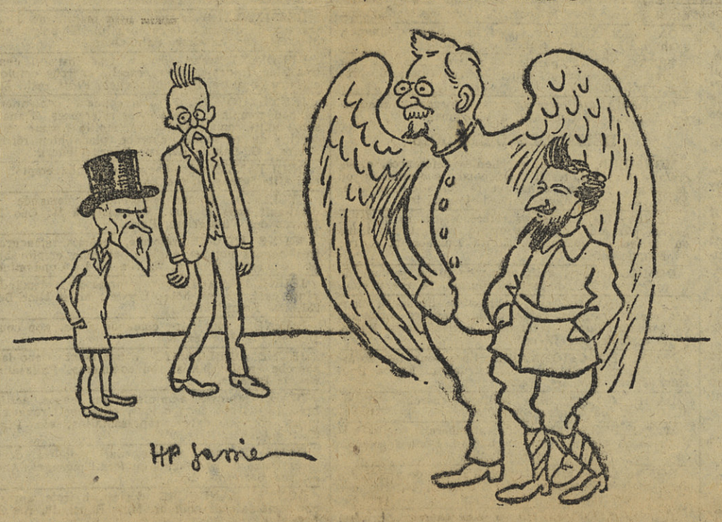
C'est la guerre...

Et dire que le sommet des pins ne cessera, même dans l'avenir le plus âpre, de se baigner pour s'en illuminer, dans les lueurs du jour mourant, mariées aux senteurs fraîches qui s'élèvent de l'ombre où perlent, par myriades, tels des pleurs mystérieux, les gouttes de rosée !...

Hector DEFRANCE.

NOS HUMORISTES

Sous l'aile de la Victoire



LÉPINE. — Qui nous eût dit, Yves Durand, que Rochette nous reviendrait comme ça ?

Dessin de GASSIER (dans le *Canard Enchaîné*).

Arts et Lettres

Les Grands Concerts

Les grands concerts ont rouvert leurs portes.

Jadis, aux temps bénis de la paix, c'était, à pareille époque, un envahissement d'affiches multicolores sur tous les murs de la capitale. Il n'y avait pas assez de salles dans Paris pour absorber l'ardente compétition de virtuoses innombrables. Il n'y avait pas assez de public pour recueillir le zèle de toutes les sociétés de concerts qui tentaient de s'imposer à l'attention fatiguée de la foule.

La guerre a mis bon ordre à tout cela.

Ce fut tout d'abord le silence. Le sentiment populaire n'eut pas admis qu'on cherchât à le faire vibrer autrement que par la guerre. Puis, la lutte se prolongeant sans qu'on puisse en présager la fin, il fallut bien trouver des dérivatifs à l'énervement de l'attente. Après des tiraillements mémorables avec le gouvernement et le préfet de police, les théâtres rouvrirent. Les grands concerts suivirent de peu. Mais, que restait-il de leur ancienne floraison ? Peu de chose en vérité.

Les *Concerts Colonne* et les *Concerts Lamoureux* avaient reconstitué en un seul orchestre les débris de leurs phalanges échappés à la mobilisation et fondu en une seule leurs administrations jadis rivales. A côté de ce groupement officieux, un groupement officiel : les *Matinées Nationales de la Sorbonne*, constitué sur l'initiative du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. On y donnait, on y donne encore une conférence hebdomadaire tempérée d'auditions d'œuvres lyriques et musicales d'auteurs classiques. Nommons encore les courageuses petites associations artistiques des *Concerts Rouge et Touche*, dont l'effort persévérant pour faire entendre à bon marché de la bonne musique vaut d'être reconnu et félicité, et les concerts donnés par l'*orchestre* de M. Charpentier, association d'amateurs plus riches de bonne volonté que de préparation technique et d'expérience.

Et c'était tout... Nous nous voyions, avec cette courte nomenclature, au terme d'un mouvement qui comptait parmi les plus importants du monde entier. Deux années de guerre n'ont pas apporté grand remède à cette situation précaire. Ce mois d'octobre 1916 s'achève sans que nous ayions à enregistrer une initiative et un effort nouveaux. La faute n'en revient certainement pas aux musiciens et pas davantage à la clientèle ordinaire des concerts, mais bien plutôt à l'esprit public et aux événements qui le gouvernent. Les temps ne sont pas encore révolus, qui permettront à la vie artistique de reprendre dans son intégrité. Il faut **savoir attendre.**

Au moins aimerions-nous à constater que les associations de concerts qui ont la bonne fortune de pouvoir subsister en dépit de la rigueur des temps comprennent la grave responsabilité que cette situation leur confère. Il ne suffit pas qu'elles attestent par leur existence que l'art français n'est pas mort. Elles se doivent à elles-mêmes de lui préparer les voies où s'assurera provisoirement sa survivance et plus tard son développement.

Pour cette tâche, une société entre toutes se trouve particulièrement désignée. Nous nommons les *Concerts Colonne-Lamoureux*. Eux seuls possèdent la réputation artistique, l'organisation financière et la liberté à l'égard des influences officielles nécessaires pour marcher hardiment de l'avant et représenter dignement la musique de France.

Nous n'avons pas caché à nos lecteurs que cette association n'avait pas toujours donné tout ce que nos espoirs attendaient d'elle. Trop de médiocrités étrangères encombrèrent ses programmes et privèrent d'authentiques talents français d'une chance de diffusion sur laquelle ils avaient le droit de compter.

Mais, ne revenons pas sur ces vieilles critiques. Les concerts Colonne-Lamoureux nous offraient dimanche dernier un programme d'où nous nous plaisons à augurer de nouvelles et heureuses dispositions pour le cycle 1916-1917 .Donnons leur acte et faisons-leur crédit.

Ce programme, exclusivement consacré à l'école française, réunissait les noms de Lalo, Chausson, Chabrier, Berlioz, Alberic Magnard et Massenet. Le choix des auteurs est heureux, mais on peut regretter que MM. Chevillard et Pierné n'aient donné de Magnard et de Chausson que des œuvres aussi peu révélatrices de leurs génies. En *Viviane*, le poème symphonique de Chausson, on ne découvre guère qu'un fervent, mais un peu pâle disciple de César Franck, et l'*Hymne à la Justice* d'Alberic Magnard, avec ses effets d'un néo-romantisme un peu pédant, ne procède guère de la clarté et de la mesure que nous avons accoutumé de voir en la plupart des œuvres de ce maître. Cela ne l'empêchera pas de trouver ici une absolution complète. Car Magnard fit mieux que de mettre en formules sonores sa passion de justice. Par elle, il vécut ; pour elle, il mourut. Il en couronna d'apothéose son automne mûrissant et superbe. Et cette fin donne à sa pensée une autorité singulière.

M. Chevillard se fit impérieux et souple à souhait dans l'exquise et poétique symphonie de Lalo, et sut rendre avec une rare précision le coloris truculent de la *Suite pastorale* de Chabrier.

M. Pierné eut des geste onctueux pour les *Scènes alsaciennes* de Massenet, âpres et véhémentes pour l' *Ouverture du Carnaval romain* de Berlioz. Et l'orchestre fut, à son habitude, le remarquable instrument de ces deux chefs illustres.

Encore une remarque pour finir. L'école française n'est pas faite que de compositeurs fameux, dûment accrédités comme tels par la faveur des masses. Il s'y trouve aussi de jeunes artistes plus ou moins ignorés qui sont la sève la plus vivace de notre art. M. Chevillard, M. Pierné, songez-y quelquefois. Ne défaillez pas à votre action d'avant-garde. D'autres sont là, clairvoyants et résolus, prêts à recueillir le fardeau que des mains trop hésitantes pourraient laisser échapper.

Jacques JANIN.

∿∿∿

Galeries et Expositions

A la galerie Bernheim, 15, rue Richepanse, de 10 heures à 5 heures, exposition de Maximilien Luce, sous ce titre : « Les gares de Paris pendant la guerre ». Toutes les œuvres exposées ne sont pas de même valeur. Ma préférence va aux frises où l'artiste a procédé en oubliant un peu ce souci du détail qui, dans certaines toiles de Luce, retire à ses sujets l'enveloppement des êtres placés dans leur atmosphère.

On sent, en contemplant l'ensemble des toiles de Maximilien Luce, que l'artiste a été si profondément ému, qu'il a voulu ne rien négliger pour nous faire ressentir la même émotion. Cette grande sincérité de l'art de Luce donne à son œuvre une humanité profonde. Si parfois le pinceau trahit le don d'ennouvoir du peintre, beaucoup de ses toiles sont grandes et ce ne sont pas toujours celles qui ont les plus vastes dimensions. Une petite, entr'autres, sous ce titre : « Départ », est des plus belles de l'exposition, qui en compte pas mal.

Croquis et dessins terminent l'exposition de Maximilien Luce, qu'il faut aller voir. Elle repose des salons des illustrateurs de la guerre, qui vous nettoient si bien un soldat, qu'il peut entrer dans un salon. Les combattants de Luce ont peiné, ont souffert. Ils ont connu la boue, le sang et la détresse. Ils sont d'une poignante douleur et campés tels que l'histoire les verra, plus beaux dans la rudesse de la réalité que dans la légende la plus dorée. — F. C.

∿∿∿

Bibliographie

Les peuples des Balkans, esquisses anthropologiques, avec quatre cartes et quelques figures, par Eugène Pittard, membre honoraire de l'Institut Royal d'anthropologie de Grande-Bretagne et d'Irlande, associé étranger de la société d'Anthropologie de Paris, etc. Librairie Attinger frères, 30, boulevard Saint-Michel.

Deux Mois en Amérique du Nord, à la veille de la guerre (juin-juillet 1914), par André Siegfried. Librairie Armand Collin, 103, boulevard Saint-Michel.

La formation sociale du Prussien moderne, par Paul Descamps. Librairie Armand Collin, 103, boulevard Saint-Michel.

D'Athènes à Constantinople. — La situation politique en Orient, par C. Ibanez de Ibero, membre correspondant de l'académie des sciences morales et politiques de Madrid, docteur ès-lettres de l'Université de Paris. Librairie Attinger frères, 30, boulevard Saint-Michel.

Les Carnets d'une Infirmière, par Noelle Roger. Librairie Attinger frères, 30, boulevard Saint-Michel.

∿∿∿

SILHOUETTES

Un petit homme qui a gardé l'aspect d'un ouvrier d'art. C'est un grand éloge de cette vie d'un laborieux, d'un probe, d'un sincère. Derrière de grandes lunettes rondes, les yeux de Maximilien Luce vivent d'une extraordinaire vivacité. Ils ont ce regard aigu de l'artiste qui caresse le contour des choses, saisit le point lumineux, pénètre jusqu'à l'âme d'un individu par la trahison d'un geste, d'un abandon du corps, d'un pli du visage invisible à tout autre.

On l'appelle entre soi, le père Luce, et le terme prend à son égard tout l'affectueux respect des cadets pour un aîné. La silhouette connue est de toutes les expositions mais seuls, les initiés savent tout ce qu'avant le vernissage, le père Luce a mis de bonne camaraderie, de dévouement dans les préparatifs et les besognes que nul ne voit et partant ne peut apprécier.

Lorsque l'homme doit être détaché de l'artiste, c'est grand regret. Quand l'artiste et l'homme ne font qu'un, et c'est ici le cas, parmi tant d'intrigants, dont la nullité égale l'aplomb, on salue avec joie la noble carrière d'un Maximilien Luce.

LE PROMENEUR.

Tout ce qui concerne la Rédaction du BONNET ROUGE (*copie, communiqués, avis de réunions, informations, etc.*), *doit être adressé* 142, *rue Montmartre.*

La Vie Littéraire

La Question d'Occident

Il y a, dans l'histoire, des questions qui reviennent à toutes les époques, et qui, cent fois réglées, se posent toujours.

De ce nombre est la question d'Orient, qui a provoqué tant de guerres avant de faire éclater le conflit présent.

De ce nombre également, est la question d'Occident, la question rhénane.

Tout aussi ancienne, tout aussi importante, tout aussi « actuelle », elle n'a pas inspiré autant d'études.

C'est pourquoi on sera fort reconnaissant à M. Ernest Babelon d'avoir mis à la disposition du grand public un peu de ce qu'il sait sur ce problème et sur les conditions dans lesquelles il s'est posé et se pose.

Je n'ai pas à vous présenter M. Ernest Babelon. Vous avez lu, dans le *Bonnet Rouge*, une lettre fort intéressante que ce savant historien de l'archéologie orientale et de certains arts mineurs de chez nous, voulut bien nous adresser pour nous dire les raisons qui le faisaient s'opposer au projet, qui nous est cher, d'instituer un musée Rodin à l'hôtel Biron.

C'est comme historien, et historien de grande envergure, que M. Ernest Babelon se présente à nous aujourd'hui, en nous offrant les cinq cents pages qu'il publie sous le titre : *La grande question d'Occident : le Rhin dans l'Histoire.* (1)

⁂

De la question d'Occident, M. Ernest Babelon, dans une préface substantielle, nous expose à grands traits les origines et l'importance.

La question d'Occident c'est, nous l'avons dit essentiellement, la question du Rhin, la question rhénane.

Elle se pose dès le début de l'histoire. A toutes les époques, le fleuve a été franchi par des groupes d'hommes en quête d'un établissement fixe et, à toutes les époques aussi, ces groupes, une fois fixés sur la rive gauche du Rhin, se sont efforcés d'en interdire l'accès aux nouveaux arrivants.

« Chaque fois que leur résistance a été brisée et que le passage du grand fleuve a été forcé par de nouveaux Barbares, le monde occidental a été bouleversé, la civilisation ruinée, la vie des peuples mise en danger. »

Cette affirmation capitale, que l'auteur appuie d'exemples nombreux, M. Ernest Babelon la produit pour amener le lecteur à cette conviction que, vous le savez, nous ne partageons pas, mais que nous respectons :

Qu'aujourd'hui, comme dans l'antiquité, le Rhin est la limite géographique entre deux types de civilisation, le Romanisme et le Germanisme, et que le Germanisme doit être, maintenant comme jadis, refoulé au-delà du Rhin.

Aa France, qui est à l'avant-garde du Romanisme, c'est-à-dire de la civilisation gréco-latine, doit, suivant M. Babelon, « étendre sa frontière ou sa main protectrice et généreuse jusqu'au Rhin ».

En d'autres termes : pour nous garantir contre de nouvelles agressions allemandes, nous devons soit annexer à la France la rive gauche du Rhin, soit constituer ces provinces en Etats tels qu'elles ne soient plus dominées par la Prusse.

Telle est la thèse de M. Ernest Babelon. Les limites de cette chronique rapide ne nous permettent point de redire les raisons pour lesquelles nous ne nous rallions pas à l'opinion de M. Ernest Babelon.

Ce que nous pouvons et devons dire, c'est que le savant historien défend ses conclusions avec une richesse d'arguments fort impressionnante. Il ne traite, dans ce premier livre, que du Rhin dans l'antiquité, des conflits entre Gaulois et Germains. Le dernier de ses neuf chapitres substantiels traite des grandes invasions du ve siècle, d'Attila. C'est assez dire combien l'étude que M. Ernest Babelon donne modestement pour un résumé, est minutieuse et fouillée. Je ne vois pas de meilleur livre pour réapprendre, ou pour apprendre, cette histoire si passionnante.

M. Ernest Babelon décrit d'abord ce fleuve dont les rives furent le digne théâtre sur lequel se jouèrent si souvent les destinées du monde occidental. Il nous dit quelle place le Rhin occupe dans l'hydrographie de l'Europe et, l'histoire et la géographie cheminant de concert, il suit son cours, de la Suisse au Zuyderzée.

Promenade passionnante, s'il en fut, avec un guide tel que M. Babelon.

Il n'est pas de fleuve dont le cours soit aussi varié que celui du Rhin. M. Babelon, en ces pages, n'est pas seulement un savant : il montre de rares qualités d'écrivain. Son style, semble-t-il, s'associe à la vie du fleuve, il en épouse les mouvements, il en absorbe le pittoresque, la rapidité et l'ampleur.

« Depuis les glaciers alpestres jusqu'à la mer lointaine, tour à tour, dans sa marche impérieuse, le Rhin coule, bouillonne, mugit, se gonfle ou s'étale jusqu'au point d'être guéable, se resserre comme une gorge et devient précipice au milieu des écueils ; puis il rampe, glisse imperceptiblement, s'assoupit et s'endort ; enfin, après avoir parcouru plus de 1.300 kilomètres, il meurt, enveloppé avec la Meuse dans le linceul brumeux de l'Océan du Nord. »

Les Français, dit-on, n'ont jamais eu de poème épique. Il n'y a rien, dans notre littérature, que l'on puisse comparer à l'*Odyssée* ou à *l'Enéide*. Mais qu'avons-nous besoin de fiction ? La *Convention*, de Michelet, n'est-elle pas la plus belle épopée qui soit ? J'ajouterai, maintenant, le poème du Rhin, le vrai poème épique d'un siècle comme le nôtre, où l'imagination pour s'envoler dans le ciel des rêves s'arme d'appareils scientifiques, un poème dont chaque strophe a sa référence en quelque bibliothèque et qui n'en est ni moins exaltant, ni moins passionné...

Servi par sa connaissance approfondie de toutes les sciences qui se rattachent à l'histoire, M. Ernest Babelon nous évoque, en suivant le Rhin, les cultes dont le fleuve fut l'objet, les légendes qui sortirent de ses eaux mystérieuses, l'attrait et l'effroi que son cours majestueux ou torrentiel inspira, les métiers dont vivent ses riverains, sa faune : les cygnes noirs, échassiers, truites, sangliers, et, faune non moins curieuse, la faune humaine, le fouillis des souverains-bandits, cette féodalité cupide et cruelle, puis les grandes villes opulentes et les bourgs heureux...

Puis nous entrons dans l'histoire.

⁂

Cette histoire, c'est, nous l'avons dit, la bataille incessante, la bataille permanente, entre les peuples qui vivent heureux sur la rive gauche du fleuve et les peuplades inquiètes qui viennent les attaquer.

. . . . . .

Menacés par les hordes d'Ariovisto, les Gaulois avaient déjà demandé l'aide des Romains. Les Romains restèrent en Gaule et la romanisèrent. Des Français ne s'en sont point encore consolés. Ils caressent la chimère nostalgique d'une Gaule qui n'aurait pas subi l'influence de Rome... M. Babelon s'en tient à l'histoire. Il ne la refait pas.

Romanisée par les soldats qu'elle avait appelés à son aide, la Gaule devient le boulevard extrême de la civilisation latine ; le Rhin marque la limite. Au-delà du fleuve, c'est la Germanie, — à cette époque, la Barbarie, « la Barbarie forestière, dit M. Babelon, inorganique, instable, inapte au progrès ».

Cinq siècles passent pendant lesquels les Barbares sont contenus. Parfois, de petits groupes sont admis ; la Gaule se les assimile ; ils deviennent ses meilleurs défenseurs.

Mais voici le ve siècle : la barrière ne tient plus. Le flot des envahisseurs passe le Rhin et s'étale sur la Gaule entière, et, par delà la Gaule, sur tout le monde latin : Italie, Espagne, Afrique même. Charlemagne essaye de faire vivre d'accord les deux rives sur lesquelles il règne pareillement. La tentative échoue. Les deux rives demeurent plus qu'étrangères l'une à l'autre : ennemies. Et la rive gauche, même dominée, même occupée, garde son génie propre, ses traditions, et sa sympathie pour l'Occident.

Et, pendant tout le Moyen-Age, la question rhénane reste soulevée et provoque des guerres qui ne finissent pas...

⁂

La question rhénane se pose de nouveau aujourd'hui et, à la lumière du passé, M. Ernest Babelon veut résoudre ce problème par l'annexion de la rive gauche du Rhin, ou tout au moins par sa libération.

Le défaut de sa solution tient sans doute justement à ce qu'il voit trop exclusivement à la lumière du passé.

Il y avait, certes, des différences capitales entre les hordes sauvages de la Germanie et la Gaule que Rome venait de civiliser. Ces différences, M. Babelon les décrit et les souligne et nous les rend apparentes, manifestes. Elles se maintinrent longtemps. Mais aujourd'hui ?

Tacite s'étonnait en apprenant que les Barbares ignoraient tout le prix de l'ambre jaune, dont ils ne savaient pas tirer parti. On ne saurait reprocher aux Allemands d'aujourd'hui de ne pas savoir mettre en valeur les richesses naturelles des pays qu'ils occupent.

Ce n'est qu'un exemple.

Mais, si l'on ne peut nier que les deux civilisations continuent à ne pas se ressembler, les différences, qui sont à l'avantage de la nôtre, sont-elles si sensibles, et surtout si irréductibles ?

La Germanie, dans l'antiquité, se glorifiait d'avoir, avec Arminius, le chef d'une tribu chérusque, barré la route aux légions romaines, et donc à la civilisation romaine. Et, aujourd'hui ,des Allemands affectent de glorifier Hermann le Libérateur. Mais de cette manifestation, qui est le fait de quelques-uns, a-t-on le droit de conclure que l'Allemagne d'aujourd'hui tout entière se pose encore en ennemie de la civilisation latine et veut l'anéantir ?

Le livre de M. Ernest Babelon, qui veut résoudre un grand problème, en pose d'autres qu'il ne résout pas.

Nous n'adoptons pas sa conclusion : même si la rivalité des deux civilisations restait aussi nettement, aussi âprement affirmée que M. Ernest Babelon démontre qu'elle le fut jadais et assure qu'elle l'est encore de nos jours, il resterait à démontrer que l'annexion qu'il propose, ou même l'amputation dont il s'accommoderait, sont les seules solutions que l'on puisse envisager. Car elles présentent, la première surtout, des désavantages tels, elles sont grosses de tant de menaces pour l'avenir que, s'il y avait d'autres garanties, il faudrait bien s'assurer qu'elles ne sont pas préférables.

. . . . . .

Censuré

. . . . . .

⁂

Mais nous nous sommes promis de ne pas opposer aux belles leçons d'histoire de M. Ernest Babelon les conceptions politiques que nous inspirent notre morale et notre philosophie générale.

Nous sommes donc parfaitement à l'aise pour rendre hommage à l'heureux effort du savant historien qui a dressé un monument, dont il faut admirer pareillement l'ensemble et les détails, l'art avec lequel chaque chapitre, chaque page, chaque paragraphe vient fortifier la thèse générale, tout en conservant son intérêt propre, en unissant la valeur d'art à la valeur documentaire.

Œuvre d'un savant et d'un écrivain, ce gros livre, scientifique et passionné, procure au lecteur des satisfactions de tous les ordres : le plaisir de suivre une démonstration dont on peut, sans adopter ses conclusions, apprécier la marche rapide et assurée ,la joie de voir de près, dans un cadre décrit avec précision et poésie, se dérouler une histoire qui ne peut laisser aucun Français indifférent, l'agrément des belles périodes, des pages colorées, des récits mouvementés et des portraits vivants...

Georges CLAIRET.

(1) Un volume, chez Ernest Leroux, éditeur, à

Il est rendu compte de tous les ouvrages dont MM. les éditeurs veulent bien faire parvenir deux exemplaires à la rédaction du Bonnet Rouge, 142, *rue Montmartre.*

Grand Concours des Lois Sociales

Organisé par "LE BONNET ROUGE"

Sous le patronage de MM **Léo BOUYSSOU**, député des Landes, membre de la Commission du Suffrage universel ; **J.-L. BRETON**, député du Cher, président de la Commission d'assurance et de prévoyance sociales ; **Victor DALBIEZ**, député des Pyrénées-Orientales, membre de la Commission de législation fiscale ; **Pierre LAVAL**, député de la Seine, secrétaire de la Commission de la législation civile et criminelle ; **LEVASSEUR**, député de la Seine, vice-président de la Commission du Commerce et de l'Industrie ; **Jean LONGUET**, député de la Seine, secrétaire de la Commission de la législation civile et criminelle ; **Louis MARTIN**, sénateur du Var, membre de la Commission des Affaires étrangères ; **VALIERE**, député de la Haute-Vienne, membre de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts.

Nous avons publié dimanche le résultat du dépouillement de trois mille solutions.

Nous sommes en mesure de publier aujourd'hui, non encore les résultats complets de notre concours, mais du moins une indication plus sérieuse et presque définitive, puisqu'elle porte sur quatre mille listes.

Voici, par ordre, ce que donnent les dernières listes :

Les pensions en faveur des veuves, des orphelins et des réformés	**3.244**	**voix**
La réparation des dommages de guerre	**2.307**	—
L'assistance obligatoire aux familles nombreuses	**1.720**	—
Le réglement des différends entre locataires et propriétaires	**1.699**	—
L'assistance contre l'incapacité, le chômage et la maladie	**1.685**	—
L'impôt sur le capital et la fortune acquise	**1.646**	—

On remarquera que l'Assistance obligatoire aux familles nombreuses qui tenait jusqu'à présent le quatrième rang, passe au troisième. Le Règlement des différends entre locataires et propriétaires, qui tenait le cinquième rang prend le quatrième. Quant à l'Assistance contre l'incapacité, le chômage et la maladie, qui venait sur nos listes précédentes en troisième, elle passe maintenant au cinquième plan.

PROCHAINEMENT

nous publierons les résultats définitifs du concours

et peu après *la LISTE DES BENEFICIAIRES* des

5.000 francs de prix en espèces

et des 700 prix en nature

Avec une automobile GRANT

GRANT SIX

Il n'y a plus de côtes

On va où l'on veut, sans changer de vitesse

Types 1917, 15 H.-P., 6 cylindres

Vitesse 90 kilomètres à l'heure. — Mise en marche et éclairage électrique. — Compteur et indicateur de vitesse. — Contrôleur d'essence. — Avertisseur. — Jantes amovibles, porte-roue et jante de rechange. — Capote, pare-brise. — Outillage complet. — Essais gratuits sur demande à l'AGENCE FRANÇAISE DES AUTOMOBILES GRANT, 34, rue Guersant, Paris. — Tél. : Wagram 97-27.

Les Réunions

Cours et Conférences

Ce soir, à 4 h. 30, à la mairie du IXe arrondissement, rue Drouot, conférence des « Amis de Paris ». M. Maurice Guégan, docteur en droit. Un joli Péché : la gourmandise. Auditions.

Parti Socialiste

6e section. — A 20 h. 15, rue Grégoire-de-Tours.

9e section. — A 20 h. 30, salle Perrot, 2, rue Rodier.

11e, *Jeunesse.* — A 20 h. 30, 95, rue de Charonne. M. Langonnet traitera de l'action socialiste.

13e, *Jeunesse.* — A 20 h. 30, rue Edouard-Manet : Conférence par M. Jean Colly.

15e, *Javel.* — A 20 h. 30, 102, rue Saint-Charles.

15e, *Jeunesse.* — A 20 h. 30, chez Feuillatte, 18, rue Croix-Nivert.

18e *section.* — A 20 h. 30, Maison Commune, 42, rue Doudeauville : Vie chère.

20e *section.* — A 20 h. 30, à la Bellevilloise, 23, rue Boyer : Commémoration de la mort de Vaillant.

20e, *Charonne.* — A 20 h. 30, à la Bellevilloise, 23, rue Boyer.

Pantin. — A 20 h. 30, 149, rue de Paris.

Tous les Sports

CYCLISME

Une réouverture sensationnelle. — C'est dimanche prochain que le Vel' d'Hiv. fera sa réouverture.

Depuis la guerre, la belle piste de la rue Nelaton resta fermée aux compétitions publiques. Il a fallu les succès remportés cette saison au Parc des Princes pour inciter la direction du Vel' d'Hiv. à organiser à son tour une série de réunions intéressantes.

Celle de dimanche, qui inaugurera, en même temps que la réouverture du vélodrome, la saison d'hiver, est un véritable gala sportif.

Thys, le récent vainqueur du Prix Langlade, doit rencontrer deux hommes avec lesquels il lui sera obligé de faire appel à toute son énergie pour en triompher. L'un, Paul Suter, nous arrive directement d'Amérique avec un palmarès des plus brillants. Il n'a pas remporté moins de dix épreuves successives, ne connaissant pas une seule fois la défaillance.

Le second, Berthet, est-il besoin de parler longuement de son passé ? sera un terrible adversaire pour Thys. Chacun sait quelle rivalité existe entre les deux hommes. Rivalité qui peut s'expliquer encore plus quand on saura que les deux hommes n'ont pu, malgré leur ardent désir, se rencontrer cette saison passée, un empêchement fortuit venant à chaque fois contrarier leur volonté.

A cette réunion, nous verrons Peau et Lehman, deux motocyclistes d'égale valeur, tous deux, mais qui n'ont jamais eu l'occasion de se mesurer en public.

Trois courses de vitesse seront au programme de cette réunion. Les engagements pour ces courses seront clos ce soir. Si l'on en juge par ceux reçus, l'on peut tabler qu'elles ne seront pas dénuées d'intérêt.

ATHLETISME

Le Cross des Alliés

En dehors des nombreux prix individuels dont sera doté le Cross des Alliés, un magnifique objet d'art d'une valeur de 1500 francs, offert par le sénateur Charles Humbert, sera remis au régiment auquel appartiendra le vainqueur de la catégorie militaire.

Le régiment aura la garde de cet objet d'art pendant un an.

Nous rappelons à tous les jeunes gens que c'est ce soir à 6 heures que seront irrévocablement clos les engagements pour ce Cross. Jusqu'à cette heure, ils sont reçus au siège de l'U S F. S. A., 3, rue Rossini.

TIR

U. S T. F. — Les résultats de la séance de tir du dimanche 22 octobre, au stand militaire de Montrouge, où 146 tireurs se sont présentés ont donné les classements ci-après

Distance 200 mètres — Tir sur cible réglementaire, position du tireur debout avec ou sans appui, maximum : 8 points en 4 balles

Ont obtenu le maximum :

MM Herzog, de Cock, Hargel, Calon M., Va-Mérel Georges, Klémang.

2e série, soit 7 points en 4 balles :

MM. Auburtin, Leroux, Campenet, Engel, Glaizot, Jeanmonod, Matasse, Perrot, Blottière, Blaignan, Géraud, Royel, Paysant.

CONVOCATIONS SPORTIVES

F. C. A F — Commission d'athlétisme, ce soir, à 8 h. 30, au siège, 17, rue de Clignancourt.

U A de Montmartre — Réunion hebdomadaire ce soir à 8 h. 30, 66, boulevard Rochechouart.

U S Voltaire — Commissions convoquées à 9 heures, 42, boulevard de Picpus.

C A XIVe — Ce soir à 8 h. 30, réunion des footballeurs et crossmen au siège, 27, rue Mouton-Duvernet.

C O Parisien. — A 8 h. 30, 42, boulevard Picpus.

U. S Voltaire. — A 9 h., 42, boulevard Picpus.

E S Parisienne. — A 8 h. 30, 53, rue de l'Aqueduc.

A. BONTEMPS

PETITES ANNONCES
du Lundi et du Jeudi

(Tarif général : 1 fr. la ligne)

DIVERS

PREPARATION aux examens, leçons particulières au cachet, au mois, en ville. Exécution des devoirs scolaires ; se charge d'enfants en retard. 4, rue Carcel, 15e arrondissement.

FEMME de mobilisé, mère de famille, serait reconnaissante à personne charitable qui voudrait lui fournir un petit lit pour son dernier né âgé de quelques semaines. L. M., bureaux du *Bonnet Rouge*, 142, rue Montmartre.

M. SOULIER, caporal, 15e section M. C. A., Cannes (Alpes-Maritimes), demande permutant 22e section Paris.

REFUGIE, coiffeur, cherche à acheter salon coiffure hommes ou dames. Faire offre : Lesénéchal, poste restante, bureau central.

ESPAGNOL commercial, méthode rapide, prix modérés. Ecrire : Malbay, 81, boulevard Richard-Lenoir.

FEMME de mobilisé demande lit d'enfant. Mme Couvre, 9, rue Jouge-Rouve 20e.

ON DEMANDE à louer dans rue voisine du centre et passagère, boutique et pièce accessoire. Ecrire A. Constant, bureau du *Bonnet Rouge*, 14, rue Drouot.

STENO méthode nouvelle, cours complets en 20 leçons, par dame luxembourgeoise. Prix modérés. Mme Schmitz, 8 avenue d'Orléans.

COURRIER DE LA TRANCHEE

SERGENT, 34 ans, sur le front, désire marraine. Ecrire Sergent René, bureaux du *Bonnet Rouge*, 142, rue Montmartre.

TROIS camarades en escadrille seraient reconnaissants à personnes qui voudraient correspondre avec eux. Pierre Dutriedoz, mécanicien, Paul Carnevaux, motocycliste, Léon Roger, Escadrille 34, bureaux du journal, 142, rue Montmartre.

POILU, 25 ans, évacué malade, demande marraine 18 à 20 ans. Ecrire : Maurice Hugot, caporal, hôpital temporaire 110, salle 20, Amiens.

POILU, abandonné et sans famille, désirerait beaucoup avoir marraine. J. Baptiste Bacaud, 167e d'infanterie, bureaux du journal, 142, rue Montmartre.

Les offres et demandes d'emplois sont insérées gratuitement

OFFRES D'EMPLOIS

AJUSTEURS et tourneurs sont demandés pour la province, voyage payé. S'adresser à M. Max Bogo, hôtel des Voyageurs, à Larche (Corrèze).

ON DEMANDE ancien principal d'avoué ou huissier, pour diriger important cabinet police privée. Ecrire avec références, au *Bonnet Rouge*, 142, rue Montmartre.

ON DEMANDE très bonne sténo-dactylo pour remplacement (deux jours par semaine). S'adresser au *Bonnet Rouge*, 142, rue Montmartre.

CHAUDRONNIERS en cuivre, bonnes références, demandés par la Société l'Oxylithe, 138, rue Victor-Hugo, Levallois-Perret (se présenter de 7 à 8 heures).

AJUSTEURS monteurs pour automobiles sont demandés. S'adresser 83, rue Jacques Dulud et 2 ter boulevard Bourdon, Neuilly-sur-Seine.

ON DEMANDE ouvrières tricoteuses avec machine à tricoter. Se présenter le matin, de 9 à 11 heures. Elims Pierre, dans la cour, 10, faubourg Montmartre.

ON DEMANDE une jeune fille pour commerce, ayant belle écriture. Kahn, 5, rue Rougemont.

TRES URGENT, gardien de nuit est demandé pour garage. S'adresser de suite, 34, rue Guersant, près boulevard Pereire.

ON DEMANDE bons ferreurs et forgerons. S'adresser, 232, rue de Fontenay, à Vincennes.

DEMANDES D'EMPLOIS

MONSIEUR, 48 ans, excellentes références, ex-secrétaire d'avocat, ferait correspond., surveillance, ou demande situation œuvre ou administration. Ecrire G. Savin, 6, rue Alfred-Stevens, 9e.

MENUISIER, meilleures références, libre quelques heures par jour, demande emploi réparations, usine ou maison de commerce. Ecrire Dumberton, 8, rue de Prague, 12e.

HOMME sérieux, actif, demande place veilleur de nuit. Ecrire V. F., bureau du journal, 14, rue Drouot.

JEUNE HOMME, non mobilisable, Français, cherche place voyageur, représentant, employé commerce ou vendeur. Bonnes références. Ecrire Pierre Raine, poste restante, rue Bleue.

JEUNE FONCTIONNAIRE, libre tous les après-midi, désire emploi. Bonne instruction. Ecrire Doumer, 98, rue de Cléry, Paris.

DAME, 40 ans, belle écriture, cherche emploi. M. G., 11, rue Eugène-Jumin, 19e.

JEUNE FILLE, 17 ans, brevet, cherche emploi institutrice ou emploi dans un bureau. Bonnes références. M. G., 11, rue Eugène-Jumin, 19e.

BONNE CUISINIERE cherche place, de préférence dans maison commerce. Mme Durand, 41, rue des Poissonniers, 18e.

JEUNE PROFESSEUR, 2 ans exercice, licencié mathem. Bacc., brevet supérieur, cherche leçons, classes, etc. J. G., 6, rue de l'Abbé-de-l'Epée, 5e.

ELECTRICIEN, réformé de la guerre, demande place dans concert, théâtre ou grand hôtel. Ernest, électricien, 21, rue Notre-Dame-de-Lorette, 9e.

OUVRIER tailleur, Belge réfugié, sans travail et sérieux, ayant charges, demande place ou travail à domicile. Désiré van Hoof, 218 bis, rue Saint-Denis, Paris.

JEUNE FEMME, références commerciales, désire emploi écritures l'après-midi. Ecrire Mme Georges, 11, rue Thérèse, Paris.

REFORME temporaire, bachelier complet, bon musicien, donnerait quelques leçons à domicile, langue française et allemande, piano, parle également anglais. Ecrire Georges Maison, des pianos Blondel, 28, rue de Clichy.

MONSIEUR espagnol, connais. très bien musique et français, ayant été secret. hôtel, cherche place dans maison confiance ou famille comme précepteur. Solero Ezcurdia, 17, rue Notre-Dame-des-Victoires.

MONSIEUR, 27 ans, sérieux, licencié en droit, connais. langues, désire place secrétaire interprète ou autre. Salmaslian, 26, place Denfert Rochereau.

JEUNE CHAUFFEUR, très sérieux, demande place dans maison bourgeoise ou livraison Paris ou province. H. Hermann, 13, rue des Messageries.

DEBUTANTE sténo-dactylo demande emploi. Ecrire Mlle Demay, 8, rue Barye.

JEUNE COMPTABLE actif correspondancier anglais-français, libre quelques heures par jour, désirerait les utiliser, préfér. 9e arrondissement et limitr. A. E., 45, rue de la Victoire.

DEMOISELLE, 35 ans, couturière, désire tenir intérieur chez personne seule. Rétributions modestes. Darmelle, bureau 77.

INSTITUTRICE française désire leçons, accompagnerait étrangère après-midi. Echange français anglais. Mme Louis, Club belge, 47, rue Vivienne.

DAME sachant bien coudre demande place. S'adresser rue d'Assas, 58 bis.

JEUNE HOMME, 21 ans, libéré service militaire, bachelier science et lettres, étudiant droit 2e année, demande place secrétaire. Raymond, 10, rue Dupuytren, 6e.

CHAMPIGNONNISTE, ouvrier sérieux, demande travail. Louis Thévot, 12, rue Chaudron, Paris 10e.

JEUNE HOMME, 26 ans, ayant notions dessin, désirerait apprendre retouche agrandissements ou clichés. Dispose quelques heures par jour. M. Maurice, 41, rue d'Aboukir.

REFORME après blessures, libre quelques heures le soir, cherche petite comptabilité ou contrôle dans cinéma ou théâtre. C. Wielhorski, 26, rue Deparcieux, 14e.

REFORME guerre, débutant chauffeur, bonnes références, muni permis conduire, cherche emploi, petite voiture de livraison ou autre. Constant Soupé, 90, rue de la Roquette, 11e.

JEUNE HOMME, 21 ans, dégagé toutes oblig. milit., 5 ans 1/2 même étude, cherche place bien rétribuée comme employé contentieux maison de commerce ou administration. Ecrire G. Romani, 25, rue du Cinq-Mars, Colombes.

DAME cherche emploi caissière, employée aux écritures ou autre similaire. 5 années références même maison. Mme Decroix, 11 bis, rue de la Tourelle Montreuil.

INFIRMIERE, garde malade expérimentée, demande place dans famille. Sérieuses références. Voyagerait. Lemée, 75, boulevard Lefebvre.

JEUNE HOMME, bonne instruction, très sérieux, libre quelques heures par jour, désire place secrétaire ou ferait corresp. affaires ou particul. Ecrire : M. A. Paul, 12, rue Lebouis.

DESSINATEUR calqueur pour mécanique demande travaux de dessin à faire chez lui. Hippolyte Massadier, 51, rue Anselme, Saint-Ouen.

ETUDIANT serbe, sérieux, très instruit, connais très bien français, référ. excel., cherche emploi secrétaire ou autre. Dragoutinovitch, Poste rest., bur. 9.

JEUNE HOMME, 17 ans, connais. contentieux et un peu complab. Très bonnes références, 3 ans maison, moitié comme secrétaire, moitié comme employé service du personnel, cherche place bien rétribuée. Ecrire : G. Lahille, 12, rue Bourg-Tibourg.

DEBUTANTE sténo-dactylo demande emploi. Ecrire : Mlle Demay, 8, rue Barye, 17e.

CYCLISTE, bonnes références, demande place demi-nuit dans journal. S'adresser à M. Géo Marc, 47, rue des Vinaigriers, Paris.

JEUNE HOMME réformé, connais. sténographie, très bonnes notions anglais, cherche emploi bureau ou commerce. Harvey, 28, rue de La Condamine.

JEUNE MENAGE (mari réformé n° 1) demande gérance café, bar ou hôtel. Ecrire : M. et Mme Bellier, 231, rue Saint Martin.

BONNE à tout faire demande place, non couchée, Ducret, rue de Suez, 8.

JEUNE DEBUTANTE connaissant sténo-dactylo, cherche emploi bureau ou commerce. Philaselia, 10, rue de Paradis.

DEUX employés administration, jeunes, actifs, libres 1/2 journée chaque jour, cherchent travaux écritures, correspondance, représentation, etc. Pigache, 22, rue Richer, Paris 9e.

DAME, 25 ans, italienne, mari mobilisé, demande place dame de compagnie ou ferait ménages. Annette, 33, rue Berzélius, 1er.

BONNE MANUCURE désirerait trois après-midi par semaine chez coiffeur. Mme Bunel, 18, rue Saint Lazare.

2e EMPRUNT de la DÉFENSE NATIONALE

Hâtez-vous de souscrire!

La Souscription sera close le 29 Octobre

L'Emprunt doit être une Victoire!

Transformez en rentes, votre argent, vos bons et vos obligations de la Défense Nationale, Vous aurez un Titre de Rente exempt d'impôts donnant 5.70 %

Souscrivez pour nos Soldats, pour le Pays!

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT :

Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, Bureaux de Postes, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisses d'Épargne, Banques et Établissements de Crédit, Agents de change et Notaires.

Hâtez-vous de souscrire au deuxième Emprunt de la Défense Nationale

C'est dans quatre jours que sera clôturée l'émission du 2e emprunt

Y souscrire, c'est placer son argent non pas à 5, mais à 5.70 %.

Les souscripteurs du premier Emprunt de 1915, qui ont versé 87 fr. 25, auront touché, le 16 novembre prochain, 5 francs de revenu net.

Mais ce titre de 5 francs de rente émis à 87.25 a été coté 87 fr. 95, à la Bourse de Paris, pendant le premier trimestre de 1916; 88 fr. 50, pendant le second trimestre et 90 francs pendant le troisième. Les souscripteurs du premier Emprunt ont donc bénéficié déjà d'une hausse de 2 fr. 75 et de quatre coupons de 1 fr. 25 par titre de 5 francs de rente.

On ne saurait trop rappeler avec quelle aisance le crédit de la France s'est relevé après la précédente guerre de 1870-71.

La rente 5 %, émise en 1871 et en 1872 à 80 francs environ, valait 100 fr. 50 le 7 septembre 1874 ; 106 fr. 40 le 31 juillet 1875; 115 fr. 95 le 9 juillet 1898 et 120 fr. 50 le 25 mai 1881. En dix ans, la hausse avait donc dépassé 50 %.

N'est-il point permis d'espérer que, après la guerre actuelle qui se terminera par la victoire désormais certaine des Alliés, le 5 % français atteindra plus vite encore le pair, c'est-à-dire le cours de 100 francs ? Les souscripteurs au second Emprunt de la Défense nationale auront ainsi gagné une prime de 12 1/2 % environ.

Ils seront doublement récompensés d'avoir versé leurs épargnes à la France : en accomplissant leur devoir de patriotes, ils auront fait le meilleur, le plus sûr et le plus fructueux des placements.

Faits divers financiers

Maison Bréguet. — L'exercice 1913-1914 a laissé 1.500.000 francs de bénéfices nets, contre 725.000 francs précédemment. Les deux exercices 1914-1915 et 1915-1916, réunis en un seul, ont produit 2.600.000 francs de bénéfices nets, après constitution d'une provision de 2.466.000 francs pour dégâts éventuels dans l'usine de Douai. Le conseil, qui a mis en paiement un coupon de 25 francs par action pour 1913-1914, proposera de distribuer 50 francs pour 1914-1915.

Sultanats du Haut-Oubangui. — L'exercice 1915 n'a laissé qu'un bénéfice de 18 199 fr., contre 166 678 fr. en 1914. Le solde débiteur à amortir ressort encore à 1.416.552 francs.

Usines Stoll. — Cette société va augmenter son capital par la création de 3.000 actions nouvelles de 1.000 roubles.

Ce qu'on trouve dans "Les Naufrageurs de la Patrie"

- Histoire d'un Louis d'Or... et d'un Terrible engin ;
- Le Rêve des Bons Messieurs de l'« Action Française » ;
- Les Pandiffamateurs et l'Union Sacrée ;
- Le Dégorgement de l'égout. Chapitre emprunté — titre en moins — à l'« Action Française » ;
- Ceux qui trahissent ;
- Leur « Coup de force » ;
- Ceux qui font assassiner ;
- Un jugement nous condamnant à payer quinze louis, et flétrissant les gens du Roy,

Et quelques autres choses que les Républicains trouveront plaisir à lire.

« Les Naufrageurs de la Patrie » — une forte brochure de 64 pages — est en vente au service de librairie du *Bonnet Rouge*, 142, rue Montmartre. L'exemplaire : 25 centimes. Le cent : vingt francs.

Les Planches

LES PREMIÈRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

LA COURSE DU FLAMBEAU

pièce en 4 actes de Paul HERVIEU

Parmi les œuvres théâtrales de ces vingt-cinq dernières années, on relève certes beaucoup d'actes inférieurs, beaucoup de piécettes quelconques. Elles obtinrent pourtant, en leur temps, de louables succès, qui auraient fait bien augurer de leur carrière en la postérité si les sentiments, les actes, les gestes qu'elles portaient à la scène n'eussent pas été inoffensifs comme des « mots » de boulevard. La patine du temps les rend pâles, quand elle ne les efface pas complètement. Elles sont un peu comme ces vieux daguerréotypes qui, dans les familles, eurent longtemps la place d'honneur au salon et qu'on a relégués, puis oubliés dans un fond de tiroir.

En revanche, il y eut quelques œuvres fortes, quelques œuvres puissamment humaines, qui demeurent vraies et belles, qui résistent aux jours, aux mois, aux années comme les chefs-d'œuvre de la Rome antique ont résisté aux siècles.

Et *La Course du Flambeau* a sa place légitime et bien marquée, à côté de *Les Affaires sont les Affaires*, de *Poliche*, de *Maman Colibri*, d'*Amoureuse*, d'*Amants*, de *La Parisienne*.

Elle est puissante, cette dualité de sentiments vénérés : l'amour maternel et l'amour filial. Il est douloureux ce calvaire que gravit *Sabine Revel*. Son amour pour sa fille, sa *Marie-Jeanne*, lui dicte de briser le bonheur qu'elle avait rêvé, quelques heures, de vivre avec *Stangy*, il lui ordonne de se sacrifier toute et de sacrifier la santé de sa mère au rétablissement de sa fille. Et *Sabine Revel, mater dolorosa*, restera seule, après avoir en vain laissé mourir sa mère par amour pour sa fille.

Et la force de vérité de *La Course du Flambeau* est telle que les acteurs n'y apparaissent malgré leur participation immédiate, qu'au second plan. L'âpreté de ce problème social est si poignante que, malgré le souvenir ineffaçable de Réjane et de Daynes-Grassot, on vit, on souffre, on pleure avec Mme Bartet (*Sabine Revel*), et avec Mme Pierson (*Mme Fontenais.*)

Avec elles deux, la troupe du Français donne superbement. Georges Grand, un *Stangy* implacable ; Henri Mayer, sentencieux et, surtout Berthe Bovy, qui distille l'émotion froidement, sciemment, Berthe Bovy, qui met autant d'ardeur à défendre son mari qu'elle en déploie dans la vie à prononcer des mots rosses sur ses camarades.

Marcel SERANO.

CE SOIR

Théâtres

COMEDIE-FRANÇAISE. — 7 h. 45, *La Marche Nuptiale.*

ODEON. — 7 h. 15, *La Jeunesse des Mousquetaires.*

OPERA-COMIQUE. — 7 h. 45, *Aphrodite.*

TRIANON-LYRIQUE. — 8 h., *Zampa.*

PORTE SAINT-MARTIN. — Tous les soirs, 8 h. 15. Matinée, 2 h. 15, jeudi et dimanche. Mmes Simone, G. Margel, Pascal, MM. J. Coquelin, L. Gauthier, Kemm, Cazalis, J. Duval.

NOUVEL-AMBIGU. — 8 h. 30, *Le Maître de Forges.*

VARIETES. — 8 h. 15, *Kit.*

THEATRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 15, *La Dame aux Camélias.*

RENAISSANCE. — 8 h. 30, *Le Chopin.*

ATHENEE. — 8 h. 30, *L'Ane de Buridan.*

CHATELET. — 7 h. 50, *Les Exploits d'une Petite Française* (jeudi, samedi et dimanche).

GYMNASE. — 8 h. 30, *La Petite Dactylo.*

REJANE. — 8 h. 30, *Mister Nobody.*

PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30, *Madame et son filleul.*

BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 30, *Faisons un Rêve.*

ARTS. — 8 h. 30, *La seconde Madame Tanqueray.*

GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30, *La Marque de la Bête*, d'après Kipling ; *Ah ! quelle averse ! In extremis ; Monsieur Maxime.*

VAUDEVILLE. — 2 h. 30 et 8 h. 30, Cinéma : *Crésus.*

NOUVEAU-CIRQUE. — 8 h. 30, *Antonio, détective.*

D. JAZET. — 8 h. 30, *Une Nuit de Noces.*

THEATRE MICHEL. — 8 h. 30, *Une Femme, Six Hommes et Un Singe.*

CLUNY. — 8 h. 15, *Le Truc de la Boniche.*

APOLLO. — 8 h. 10, *La Demoiselle du Printemps.*

ALBERT Ier. — 8 h. 30, *L'Attentat de la Maison Rouge.*

THEATRE DE LA SCALA. — 8 h. 10, *La Dame de chez Maxim's*, Marcel Simon. — Jeudi et dimanche, matinée.

Music-Halls ‒ Concerts ‒ Cabarets

FOLIES-BERGERE. — 8 h. 15, *L'Archiduc des Folies Bergère.*

CONCERT MAYOL (Tél. Gut. 68-07). — Le célèbre comique PRINCE, des Variétés, RIGADIN (en chair et en os) et sa troupe, dans *Les Mains de ces Messieurs*, sketch. — Parti ede concert : 15 artistes.

OLYMPIA. — 7 h. 30 et 8 h. 30, Concert, Attractions.

ELDORADO. — 8 h. 30, *Monsieur Victor*, avec Dranem.

BA-TA-CLAN. — 8 h. 30, *Ça Murmure*, revue.

GAITE-ROCHECHOUART. — 8 h. 30, Concert-Pièce.

MOULIN DE LA CHANSON (Tél. Gut. 40-40). — Dominique Bonnard, Paul Marinié, Vincent Hyspa, Jean Deyrmon, Baltha, Folrey, Cazol.

Les Colles d u Moulin : Bl. de Vinci, Mandholy, Berton. — Matinée dimanches et fêtes à 3 heures.

LA CHAUMIERE. — 8 h. ½. Les Chansonniers et *En Somme... on les a !*, revue.

PIE QUI CHANTE. — 8 h. 30, Les Chansonniers et *Pie...ouit*, revue.

CAGIBI. — Relâche.

CASINO DE PARIS. — 8 h. 30, Music-Hall.

CHEZ SENGA. 25, rue Fontaine. — 8 h. 30. Concert avec les meilleurs artistes.

Tous les jours, à 4 heures, apéritif-concert. Fauteuils. 0 fr. 50.

LITTLE-PALACE (Gut. 42-90). — *Non ! Tu Jardines !* revue ; *Les deux Dindons*, opérette.

EUROPEEN. — *Petit Nègre, petit héros*, joué par Mme Grumbach, de l'Odéon, et M. Desfontaines, de l'Odéon.

Cinémas

TIVOLI-CINEMA. — Faits divers du monde entier. Rappelons que Tivoli-Cinéma, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 30, avec le même programme que le soir. Location téléphone : Nord 26-44.

NOUVEAUTES AUBERT-PALACE. — La série des grandes exclusivités et des films sensationnels continue à l'Aubert-Palace. Faits divers mondiaux, etc. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

Courrier des spectacles

COMEDIE-FRANÇAISE. — *La Course du Flambeau*, de Paul Hervieu, sera donnée samedi 28 et mardi 31 octobre.

— Les Académiciens espagnols assistaient, avant-hier soir, à la représentation de la Comédie-Française ; ils ont chaleureusement applaudi les excellents interprètes d'*Un Caprice* et de *l'Avare*. — Les Académiciens ont été reçus par M. Emile Fabre, administrateur général, qui leur a fait les honneurs de la Maison de Molière.

OPERA-COMIQUE. — Mardi soir, Mlle Marie Garden chantera, pour la première fois, *le Jongleur de Notre-Dame*, dont elle a su faire, en Amérique, une création sans rivale. Mardi soir, 7 novembre, pour le Gala de la P. R. 2 (Réformés militaires sans pension), présidé par M. Millerand, ancien ministre de la guerre, Mlle Garden jouera *Carmen* ; cet événement sensationnel sera accompagné d'attractions nouvelles dont nous donnerons tous les détails dans quelques jours.

Mercredi 1er novembre, matinée à 1 h. 30 (série rose) *Manon*. Le soir, à 8 h. 15, *La Tosca*.

Samedi, 4, soirée à 8 h., *Werther*.

PORTE-SAINT-MARTIN. — MM. Hertz et Coquelin, afin de ne pas interrompre les études de la pièce de M. Henri Bataille, ont décidé de supprimer, exceptionnellement, la matinée d'aujourd'hui jeudi.

L'Infidèle et *le Sphinx* ne seront donc, aujourd'hui jeudi, représentés qu'en soirée seulement à 8 h. 30.

NOUVEL-AMBIGU. — Aujourd'hui jeudi, à 2 h. 30, *Le Maître de Forges* sera représenté en matinée avec M. Daragon, Mlle Jeanne Lion, M. Collen, et Mme Rosa Bruck.

Ce soir, à 8 h. 30, *Le Maître de Forges*, et tous les soirs.

THEATRE DE LA SCALA. — Du concert qu'il était, voilà le pimpant établissement du boulevard de Strasbourg transformé en théâtre. Les nouveaux Directeurs, MM. Tenot et Paz, s'inspirant des préférences marquées du public, inaugurent le Théâtre de la Scala par une reprise du plus grand succès du maître es-vaudeville, Georges Feydeau : *La Dame de chez Maxim'*. Et c'est dans une salle complètement modernisée qu'aura lieu, aujourd'hui à 8 h. 10, la soirée d'ouverture. Dans l'interprétation figurent les noms les plus applaudis : l'inénarrable comique Marcel Simon, en tête, avec la délurée et cascadeuse Germaine Charley, Gorby, Lurville, Etchepare, Mmes Isabelle Fusier et Jeanne Loury, etc... ainsi qu'une suite de jeunes et jolies artistes, qui donneront à *la Dame de chez Maxim'* un parfum d'élégance et de charme.

Aujourd'hui, Matinée et Soirée.....	*CHEZ MAYOL*
Deux dernières représentations......	*CHEZ MAYOL*
Demain Vendredi....................	*CHEZ MAYOL*
Ses dernières créations et sa troupe.	*CHEZ MAYOL*

Réponses au lecteur

Voiclair. — Merci de votre communication. Vos sentiments sont exactement les nôtres, mais nous ne pourrons publier utilement votre ordre du jour que s'il pouvait porter ses signatures pour l'identifier.

Hypermétropie non corrigée, n. 100. — 1.2. Oui, sauf le vote d'une nouvelle loi. — 3. Non. — 4. Oui. — 5. Oui.

Bousmar. — 1. Non, une action intentée contre le gouvernement n'aboutirait pas ; 2. Il sera prochainement créé un insigne pour les réformés.

L. B. — La circulaire dont vous parlez existe effectivement ; mais elle est interprétée de façon différente selon la région. L'administration militaire ne donne pas toujours l'exemple de l'ordre.

Un lecteur assidu. — Il est trop tard, ce sera pour l'année prochaine. Cela vous vaudra seulement de payer un peu plus cette année.

Martini

LE MEILLEUR VERMOUTH DE TURIN

SALAMANDRES On désire acheter plusieurs salamandres d'occasion en bon état. Faire offre par écrit en indiquant le modèle et le prix à M. LEBRUN, au "BONNET ROUGE", 14, rue Drouot, ou se présenter à cette adresse, de 9 h. à 1 heure et de 3 h. 1/2 à 7 h. 1/2. Dimanches et fêtes exceptés.

Notre Courrier

Nos lecteurs se plaignent souvent du retard apporté dans nos réponses soit à des communications, soit à des demandes de renseignements.

Nous nous excusons auprès d'eux.

Mais nous nous permettons de leur faire remarquer que nous disposons d'un personnel forcément restreint, surtout si l'on tient compte de l'extension de nos services et de l'augmentation continuelle de notre courrier.

Nous insistons donc, à notre tour, auprès de nos correspondants pour qu'ils aient soin de toujours nous écrire.

CLAIREMENT ET BRIEVEMENT

Les lettres les plus courtes ne sont pas les moins explicites, et il est évident que pendant que nous nous acharnons à déchiffrer des pages d'explications, inutiles nous ne pouvons pas rédiger les réponses qu'attendent nos lecteurs.

Nos Permanences

En raison de l'augmentation du nombre de renseignements qui nous sont demandés journellement sur les réformés et les exemptés, nous avons cru devoir établir une permanence particulière, réservée uniquement à cette question.

Cette permanence fonctionnera tous les mercredis, de 10 h. 30 à midi, aux bureaux du *Bonnet Rouge*, 14, rue Drouot.

Nous prions les intéressés de bien vouloir prendre note de cette nouvelle modification de nos services.

Vient de paraître :

UNE POLÉMIQUE RÉPUBLICAINE

Au Dessus ou au Cœur de la Mêlée?

PAR

J.-M. RENAITOUR ⊙ Stéphane SERVANT

Paul-Hyacinthe LOYSON

AVEC UNE LETTRE DE Romain ROLLAND

ÉDITION DE *L'ESSOR*

Une forte brochure de 96 pages : 50 centimes

EN VENTE

aux Bureaux du "Bonnet Rouge"

142, Rue Montmartre, Paris

S'abonner au BONNET ROUGE, *c'est s'assurer contre la réaction.*

Le gérant : LÉON BAYLE.

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-SIE SECTION

Imprimerie spéciale du Bonnet Rouge, 18, r. N.-D. des Victoires, Paris (2e)